



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG VB
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
Téléphone : 874-78-44 (poste 38)



Compte Chèque Postal : Amicale VB - X ABC : 4841-48 Paris.

Noël 1976 !

Le Comité directeur de l'amicale VB-X ABC la rédaction du Lien vous souhaitent un joyeux Noël 1976 et à l'approche de la nouvelle année 1977 vous adressent leurs meilleurs vœux de bonheur et de santé, pour vous et vos chers camarades et vos familles.

A nos amis retraités nous souhaitons une longue et heureuse retraite, à nos chers malades nous souhaitons une meilleure santé et beaucoup de courage pour vaincre l'adversité, et à tous ceux qui ont perdu un être cher nous souhaitons que l'Amicale et la sympathie affectueuse de ses adhérents puissent leur apporter la consolation morale ou matérielle qu'ils attendent.

Je me souviens du message que nous adressa à la veille de Noël 1941 notre homme de confiance. Ses paroles si simples, si fraternelles, nous avaient fortement émus. Et voici un passage de ce discours qui reste toujours d'actualité :

« Mes chers amis, l'avenir vous appartient. Il sera ce que vous le ferez. Mais dès maintenant il faut le préparer. Français, généreux par le cœur, fidèles par la pensée, tous ensemble réunis au camp ou dans chaque kommando, dans un magnifique effort de solidarité, appliquez-vous à consoler ceux d'entre vous que le malheur a frappés, apaisez leur douleur par des paroles d'encouragement et d'espoir ; que votre main soit prompte à se tendre vers les misères humaines, que la haine, enfin, soit bannie de votre cœur.

C'est une grande œuvre d'entraide sociale à laquelle je vous convie !

Je sais que mon appel sera compris de tous, je vous fais confiance.

Frères en exil, je vous dis à tous courage et patience, vous reverrez bientôt luire le beau soleil de France, dans l'azur d'un ciel désormais sans nuages. »

L'œuvre d'entraide continue, trente-cinq ans après ce message d'espoir. L'Amicale, qui a repris le flambeau, est plus solide et plus prospère que jamais. Il ne faut jamais oublier notre magnifique entraide de captivité.

Dans les cadeaux qui vont fleurir votre arbre de Noël, n'oubliez pas celui que vous devez à vos frères malheureux. Soyez généreux dans vos offrandes. N'oubliez pas que les bons de soutien servent uniquement à notre caisse d'entraide et que les dons à notre caisse de secours rendent d'inappréciables services. Merci à tous.

Le Comité directeur vous apporte, lui aussi, son cadeau de Noël. Il vous rend largement ce que vous lui donnez. Il est heureux de vous annoncer que l'an prochain, en 1977, votre retraite d'ancien combattant 39-45 sera augmentée de **NEUF POINTS**. Le point indexé vaut actuellement 21,48 F, ce qui fait une augmentation annuelle de $21,48 \times 9 = 193,32$ soit **DIX-NEUF MILLE TROIS CENT TRENTE-DEUX** anciens francs. Avouez que, sans pour cela faire preuve de forfanterie, votre Comité directeur a raison d'être satisfait. L'action se révèle payante. N'est-ce pas un beau Noël que nous vous offrons ? A vous de nous prouver votre reconnaissance.

Quant à nos camarades anciens prisonniers non combattants, qu'ils nous fassent confiance. Nous lutterons jusqu'à ce qu'ils obtiennent complète satisfaction et nous sommes sûrs de réussir.

Henri PERRON.

A tous nous souhaitons un joyeux Noël 1976 et une bonne et heureuse année 1977

L'Amicale en Yougoslavie

Notre vice-président Henri STORCK s'est rendu en Yougoslavie, dans le courant du mois d'octobre, afin de remettre à la famille du Dr Kamenkovic, ancien médecin-chef de l'hôpital de Sandbostel (stalag XB), la plaque commémorative offerte par les anciens de Sandbostel au médecin-colonel Kamenkovic, décédé en 1974.

Voici la relation de ce voyage par notre ami Henri :

Quand les P.G. yougoslaves reçoivent les P.G. français

Nos camarades sont au courant de notre action pour faire reconnaître à notre ancien médecin-chef du Lazarette du stalag XB, à Sandbostel, le médecin-colonel serbe Zoran Kamenkovic, une récompense honorifique par le Gouvernement français.

Nous avons réussi à lui faire attribuer la légion d'honneur, qui devait lui être remise par S.E. l'Ambassadeur de France à Bèograd en février 1975, un peu tard puisque notre grand et bienfaiteur ami était décédé le 5 novembre 1974. C'est alors, qu'avec plusieurs camarades, anciens de Sandbostel nous avons pris l'initiative de faire faire une belle dalle en marbre d'ardoise fine d'Anjou gravée en creux, supportant une palme en bronze massif que S.E. l'Ambassadeur yougoslave à Paris s'était chargé de faire parvenir aux anciens combattants yougoslaves qui prenaient la responsabilité de la pose. Pose qui était prévue pour le début d'octobre ; par l'entremise de S.E. l'Ambassadeur de Yougoslavie à Paris, les anciens combat-

tants yougoslaves nous invitaient à la cérémonie d'inauguration à Zrenjanin, le 9 octobre.

Nos amis, l'abbé PUISSANT, très malade, CHAUVÉAU, maire et conseiller général de la Mayenne, retenu par les obligations de ses charges, et de nombreux camarades qui avaient des excuses valables ne purent jamais se joindre à nous.

Nous primes donc la route, et le huit octobre, nous arrivions à Zrenjanin. N'étant attendus que dans la soirée, nous étions perdus dans cette grande ville industrielle et agricole, de 20 000 habitants. Nous demandions à la poste notre chemin, lorsqu'un brave homme nous dit « Vous êtes Français ? Suivez-moi ! » et, montant sur son vélo, il nous guida jusqu'à la demeure du Dr Kamenkovic qui est la résidence du neveu du docteur. Nous étions reçus comme des membres de la famille.

Le samedi à 9 h, nous étions à la Maison du combattant, où une réception officielle nous était réservée. Que dire de cette réception ? Impossible de la décrire, c'était à rendre jaloux Giscard d'Estaing ! En effet, de Bèograd, l'attaché militaire du ministère des affaires étrangères était venu nous recevoir, ainsi que le délégué régional de la santé publique et du corps médical. Etaient également présents les délégués responsables de toutes les organisations d'anciens combattants et, ce qui fera plaisir à notre ami SIMONNEAU, le Dr Petrovic, ancien médecin du stalag IIIA, 84 ans, était également venu de la capitale pour se joindre à nous.

(Suite page 2)

Noël 1942

Dans quelques jours, les Français fêteront Noël et je connais plus d'un Français moyen qui actuellement doit s'arracher les cheveux — s'il lui en reste — dans l'espoir de découvrir le moyen de marquer cette date de quelques cadeaux appropriés à sa femme et à ses gosses. Un petit tour dans les magasins parisiens et vous risquez, le soir même, de vous coucher, soit avec une bonne jaunisse, soit même avec une méningite. Personnellement, j'ai pu éviter l'une et l'autre, en ingurgitant force médicaments, en lisant maints ouvrages philosophiques modernes et en plongeant, tête en avant, non dans les eaux d'une piscine, mais dans mes souvenirs de « Gefang ». Sans doute la captivité derrière des barbelés n'incite-t-elle pas à rechercher des souvenirs. Et pourtant la captivité, comme la caserne de votre régiment, vous rappelle parfois des incidents qui, sans être gais en eux-mêmes, vous amusent aujourd'hui, à la seule pensée que vous avez joué un bon tour aux « Schleus ». Et cette année, à l'approche de Noël, j'ai plaisir à me commémorer ce Noël 1942 que j'ai fêté avec quelques compagnons d'infortune.

A cette époque, les Allemands m'employaient au bureau des entrées du camp de Villingen. J'avais pour compagnons de travail Faust Morand, qui s'est distingué particulièrement à la libération du camp, Novion, successeur de l'ami Walter que tout le monde a apprécié et un brave adjudant originaire du centre de la France, et dont le nom m'échappe actuellement.

Dans le même bureau, travaillaient également trois interprètes : l'un polonais, l'autre serbe et le troisième russe.

Le veto de Goetz

Faust et moi avions décidé, d'un commun accord, de fêter le Noël 1942 dans le bureau même où nous travaillions et d'inviter à notre réveillon nos collègues polonais, serbe et russe. Pour cela, il fallait l'autorisation du terrible « Goetz », seigneur et maître du camp de Villingen. Ce fut Faust qui parlementa avec le capitaine allemand, redouté de tous... sauf de Faust, Alsacien d'Altkirch et Français cent pour cent. Faust obtint l'autorisation de réveillonner dans le bureau avec nos camarades étrangers, sauf toutefois avec l'interprète russe. Nous n'avions pas le droit, paraît-il, de nous mélanger avec la soldatesque russe. Faust s'inclina devant ce raisonnement teuton... ou sembla s'incliner, car nous devions prouver par la suite à l'Allemand que les prisonniers français avaient un sens inné de la charité et de la camaraderie.

Par une belle nuit étoilée

Par une belle nuit étoilée, nous avons donc assisté, mes camarades et moi, le 24 décembre 1942, à une soirée théâtrale donnée par la troupe du stalag VB. Au programme : une revue intitulée « Autour du Monde » qui, si elle n'obtint pas le succès de la revue précédente (Revoir Paris) provoqua, malgré tout dans la salle, un véritable enchantement. Cette revue fut jouée dans la grande salle de la cantine. Pendant quelques heures des prisonniers de toutes races oublièrent la captivité, les misères, les privations, les corvées et autres vicissitudes. Pour mon compte, j'eus l'impression de me trouver dans une salle parisienne, et cette impression aurait pu durer toute la nuit si, à la sortie du spectacle, j'avais retrouvé taxis, autobus, voire même métro. Mais il n'y avait rien de tout cela et mes camarades et moi, nous nous contentâmes de fumer une cigarette en marchant dans la cour qui n'était même pas recouverte de neige. Un quart d'heure de marche et mes camarades et moi nous nous rendîmes à nouveau dans la grande salle de la cantine, transformée cette fois en chapelle. C'est là que nous devions entendre la messe de minuit dite par nos camarades aumôniers français. Il y eut autant de monde pour entendre la messe, qu'il y en avait eu pour assister au spectacle. Tous les assistants n'étaient pas des catholiques pratiquants, tant s'en faut. Mais je pense que beaucoup de prisonniers sont venus à cette messe, soit par coutume, soit pour retrouver là les messes de minuit de leur enfance, soit tout simplement pour montrer aux Allemands qui nous gardaient que nous étions tous unis.

Réveillon « Entente cordiale »

La messe de minuit terminée, nous n'avions plus qu'à songer au « réveillon ». Notre bureau avait été transformé en véritable cuisine, au grand mécontentement de la soldatesque teutonne, qui dut toutefois s'incliner en apprenant l'autorisation donnée par « Goetz ». L'ami Faust avait coiffé la toque du « chef ». Ses talents de cuisinier se révélèrent d'ailleurs aussi extraordinaires que ses talents d'interprète et en quelques instants la table fut dressée. Nous nous mîmes à table.

Il fallit y avoir un petit incident. Un « schleu » qui se trouvait de service dans le bureau ayant demandé pourquoi nous avions omis de monter un « sapin de Noël » se fit vertement remettre à sa place par Faust qui lui rappela — ou lui apprit — car il devait l'ignorer — que cette coutume était d'origine prussienne et qu'en conséquence les prisonniers français se devaient de ne pas imiter leurs geôliers. Si vous connaissez Faust, vous

(Suite page 2)

PENSEZ

AUX BONS DE SOLIDARITÉ

VITE A LA POSTE !

SOIT POUR LEUR REGLEMENT

SOIT POUR NOUS LES RENVOYER

EVITEZ-NOUS DU TRAVAIL ET DES FRAIS DE RAPPEL INUTILES — TIRAGE DES CADEAUX FIN FEVRIER - LISTE DANS LE LIEN DE MARS

L'AMICALE EN YOUGOSLAVIE (suite)

Le délégué du gouvernement, en excellent français, nous souhaita la bienvenue, suivi des discours des différents délégués d'organisations. De très bonnes pâtisseries nous étaient servies, café, thé, lait et un très bon whisky du pays, en place de notre traditionnel vin d'honneur !

C'est dans un impressionnant cortège que nous partions pour Botoch, petite localité à une quinzaine de kilomètres de Zrenjanin, berceau de la famille du docteur, où il est inhumé.

A la porte du cimetière, une importante délégation d'A.C. de la localité nous attendait. Devant la sépulture de notre regretté docteur, de nombreux habitants étaient groupés, et lorsqu'on déroula notre drapeau, tous ces braves gens se découvrirent et, pendant la minute de silence, les yeux étaient embués de larmes.

Inauguration imposante par sa simplicité et son ambiance de fraternité sincère et spontanée.

Pendant deux jours nous fûmes accaparés par nos amis A.C. et par la famille du docteur. Nous avions un peu honte de notre condition d'ancien prisonnier de guerre français !... tous les A.C. yougoslaves SANS EXCEPTION touchent une retraite de combattant de 26 000 dinars par an, l'équivalent du salaire mensuel d'un O.S. au SMIC ! Les responsables des organisations ont à leur disposition les voitures officielles... nous en sommes loin en France !

Pour notre retour, nous avons parcouru près de 3 000 km, 600 de côte d'Azur, d'Adriatique, à travers un pays en pleine expansion économique et sociale. Pays où la France est considérée comme une grande sœur aînée, aimée et respectée.

Dès que nous aurons reçu les photos du monument de notre regretté docteur, nous en ferons parvenir aux camarades qui ont contribué à cette marque de reconnaissance.

Henri STORCK.

Noël 1942 (suite)

me comprendrez si je vous dis que l'Allemand n'insista pas. Il va sans dire que nous avons convenu entre nous que si des Allemands venaient nous rendre visite, nous nous garderions bien de leur offrir quoi que ce soit.

Et le dîner se passa joyeusement aux sons d'un accordéon que mania avec virtuosité notre invité polonais, qui fut souvent accompagné de chants polonais, serbes et français.

Je n'ai plus à la mémoire le menu de notre réveillon, mais je vous assure que Faust avait fait des prodiges, tant en ce qui concerne le manger que pour le boire.

Ce fut une véritable « entente cordiale » entre Polonais, Serbes et Français dont profita également l'interprète russe. En effet, Faust usa d'un stratagème pour faire sortir cet interprète russe de la baraque où, comme ses compatriotes, il était enfermé chaque nuit. Il put ainsi venir jusqu'à notre bureau et repartit quelques instants plus tard en emportant trois ou quatre gamelles pleines et un bidon de vin qu'il dégusta, je pense, en pensant à nous.

Comme prévu, plusieurs Allemands, dont quelques officiers, vinrent nous rendre visite, mais ils se contentèrent de nous regarder. Je me souviens particulièrement d'un sous-officier qui resta auprès de nous pendant toute la durée du repas, avec le secret espoir que nous finirions par lui offrir quelque chose... Il en fut pour ses frais.

Et ce réveillon 1942 se termina à l'aube.

Une nuit de liberté

Toute une nuit nous avons eu l'impression de vivre comme des hommes libres, oubliant la captivité de nos geôliers.

Nous avons montré aux Allemands que le moral français ne pouvait jamais être atteint et que devant les pires difficultés, les Français savaient se débrouiller, car j'ai omis de vous dire que pour préparer le menu,

Faust dut remuer ciel et terre... et dépenser force argent, cigarettes et chocolat. Le « troc » nous permit de réveiller.

Oh ! sans doute, dans les jours qui suivirent, nous dûmes nous serrer quelque peu la ceinture et nous contenter du breuvage infect que nous servaient les Allemands, mais quelle importance ?

N'avions-nous pas bien réveillé ?

J'ajoute que le 6 ou le 8 janvier 1943, quelques jours après notre Noël français, l'homme de confiance serbe invita une centaine de prisonniers français à fêter le Noël serbe. Un grand banquet fut donné dans la grande salle de la cantine. Les tables d'honneur furent réservées aux Français et l'homme de confiance serbe eut la délicate attention de décorer la salle aux couleurs françaises et serbes.

Grâce aux colis

Pour que nos lecteurs non initiés ne pensent pas que la captivité fut pour nous un paradis, il m'est indispensable d'expliquer que ce sont les colis américains, expédiés aux Serbes, tout spécialement à l'occasion de leur Noël, qui permirent d'inviter les Français qui, à l'époque, étaient totalement oubliés de la Croix-rouge américaine.

Comme les Français, les Serbes durent également se serrer la ceinture pendant les jours qui suivirent cette fête de Noël. Mais comme nous il étaient heureux d'avoir pu fêter dignement cette fête traditionnelle et ce, malgré l'opposition des Allemands et notamment de Goetz, qui prétendait que dans la future Europe nouvelle, il n'y aurait plus qu'un Noël pour tout le monde, et ce le 25 décembre.

Pour moi, ces deux Noëls frappés coup sur coup indignèrent mon estomac peu habitué à un tel travail et c'est mon estomac, las de souffrir, qui me trouva, deux jours après, le 10 janvier 1943, à tenter la « belle ».

Gaston BLIN.

En réponse à l'Abbé André Esclassans

La lettre de notre ami André ESCLASSANS, aumônier d'Anfrery, 31130 Balma, nous a valu, dès sa publication, la réponse de notre ami Roger DORLE, 31 av. Parmentier :

« A l'ami PERRON

Bravo ! car tu as publié un article sur Le Lien d'octobre 1976, dont le contenu m'a profondément ému et même comblé, car pour obtenir ce que demande votre aumônier, il faut s'en occuper dès maintenant ; c'est pour cela que je souscris davantage à l'initiative de André ESCLASSANS, ceci pour rejoindre et regrouper tous les anciens combattants de 1939 et naturellement les prisonniers de cette longue captivité.

Tu dois savoir que je m'occupe très activement de l'Amicale des anciens du 103^e R.I. et nous avons notre messe du souvenir le dimanche 17 octobre 1976 dans la grande nef de St-Louis des Invalides, où nous retrouvons nos anciens de 14-18.

Je ne veux pas te faire l'histoire de mon régiment (dont la moitié fut capturée par les Allemands à Courtenay après les combats d'Inor près de Sedan, sans oublier la forêt de Warwdt en septembre 39 où nous avions les premiers soldats tués en service commandé, puis ce fut Luzancy etc.) mais tu sais que je suis devenu un adhérent de ton sympathique groupement, où je compte quelques amis... c'est pour cela que je te redis : bravo ! et je tiens à ta disposition la somme de 100 F pour marquer mon accord et pour une première souscription à la plaque nationale qui doit figurer à l'Arc de Triomphe. »

A la lettre était joint un chèque de 100 francs, qui sera le point de départ de la souscription proposée par l'ami ESCLASSANS. Nous remercions notre ami DORLE de son geste généreux et nous tenons à la disposition de notre ami l'aumônier cette somme qui représente un magnifique départ pour un succès certain.

LA FOUINE

La Fouine, un grand diable de Schleuh, une tour Eiffel d'os surmontée d'une tête dont le crâne était copieusement dégarni, résultat d'une coupe de cheveux savamment exécutée.

Ce teuton était l'« ange gardien » — si l'on peut dire — du kommando de tissage de Buhlingen dont j'étais l'infortuné locataire. Buhlingen est un petit patelin situé à deux kilomètres du célèbre hôpital de Rottemunster, que beaucoup de Gefangs du VB connaissent bien.

Le séjour dans cet hôpital était agréable, non pas à cause du menu — un entrant non averti avait tôt fait de le constater — mais les promenades dans les grands couloirs, une causerie avec un camarade, assis tous deux sur un coin de lit, et les longues rêveries sur un banc de la grande cour tiédie par un précoce soleil de printemps, tout cela nous apportait une certaine détente et la satisfaction de se dire qu'il est bon de tirer au c...

Je fis dans cet antre de repos deux longs séjours qui me permirent de renouer relation avec des camarades et d'y faire de bien sympathiques connaissances.

Mais revenons à nos moutons verts, en l'occurrence à la Fouine.

Nous lui avons attribué ce surnom en raison de l'insistance particulière, et déplacée à nos yeux, avec laquelle il s'intéressait à nos moindres allées et venues dans la fabrique. De plus, il n'était pas rare de constater, à notre retour au kommando, certains déplacements dans l'ordre de rangement de nos affaires personnelles.

Il est bon, malgré tout, qu'on se mette un instant dans sa peau de gardien. Et il tenait à sa place, le bougre !

Un matin de décembre 1940, au réveil, la moitié de son effectif avait disparu, envolé ! Il avait réussi quand même, iDieu sait comment — le Dieu allemand bien entendu — à conserver cette place de choix, et il n'ignorait pas qu'une nouvelle défaillance pouvait lui procurer un voyage dont le terme était loin de lui réserver les mêmes avantages que ceux qu'il possédait dans le Wurtemberg. C'est pourquoi il essayait de parer à toute évasion et, pour cela, veillait au grain le plus scrupuleusement possible.

Nous prenions le repas de midi et celui de soir dans un restaurant situé à 300 mètres de notre kommando. Notre journée de travail se terminait à 18 heures, la Fouine venait prendre livraison de nos précieuses personnes et nous bouclait dans nos appartements où nous vaquions à diverses occupations jusqu'à 19 heures. Ce terme arrivé, nous partions alors pour Gasthaus pour y déguster le menu qui ressemblait étrangement, par son copieux menu, à un léger repas pour personne effectuée une cure d'amaigrissement.

Chaque matin, quelques instants après le lever, la Fouine, qui possédait une réserve dans sa chambre, venait nous distribuer — encore avec une sage précaution — les « délicatessen » qui constituaient les réjouissances de notre déjeuner matinal.

Il nous remettait du beurre — il y en avait encore à cette époque — et des confitures ou du fromage. Un morceau de pain, survivant héroïquement de notre ration de la veille, et un moka ersatz perfectionné par nos soins complétaient la distribution ci-dessus énumérée. Nous étions alors de gaillards pour attaquer une nouvelle journée de labeur par la joie. Tu parles Grand Jules !

Et c'est un soir qu'il arriva ceci : Depuis une heure déjà, nous étions rentrés au kommando nous attendions que la présence de la Fouine venait bien se manifester. Curieux paradoxe des choses d'ici-bas, cette présence, qui nous était d'habitude insupportable, nous manquait ce soir-là mais nous la souhaiter nous avions cette bonne raison de ne pas vouloir manquer, malgré sa pauvreté, de dîner au Gasthaus. Mieux vaut remplir son ventre un petit peu que pas du tout.

« Il doit dormir, fit l'un de nous, car après sa cuite ramassée hier, il ne paraissait pas être de son assiette, aujourd'hui. »

Car je dois signaler que la Fouine ne dédaignait point la dive bouteille et que, la veille, il avait consommé d'un nombre incalculable de denrées entre lesquels se glissait de temps en temps un petit schnaps clandestin.

DÉPOT MEUBLES : RYSTO

7 ter, Avenue de St-Mandé — PARIS (12^e)
Tél. : 343-45-07

Centralisation du Meuble

pour les Négociants Français

DÉPOT MEUBLES RYSTO

7 ter, avenue de Saint-Mandé
PARIS 12^e — Métro : NATION
Téléphone : 343-45-07

Renseignements gratuits à tout membre
de l'Amicale VB - X ABC

« Nous allons bien voir ! » déclara notre camarade René, l'homme de confiance de notre kommando. Et, derechef, il frappa à l'huis du vigileur accrue encore par l'impatience de son tomac aux abois.

Nous attendîmes silencieusement le résultat de son appel et nous perçûmes un léger remue-ménage dans la chambre de la Fouine.

Bientôt un pas traînant se fit entendre du couloir, suivi du bruit de clefs libérant la porte. Celle-ci s'ouvrit.

Nous vîmes alors apparaître notre gardien, les yeux encore bouffis de sommeil, en grommelant comme un sonneur boxé ; il entra d'une marche mal assurée et déposa, sans mot dire, sur la table, les rations de beurre et de fromage dont il était porteur. Revenant à lui peu à peu, il dut marquer tout à coup que nous étions tous en train de sortir et réalisa brusquement qu'il était en avance d'une bonne nuit pour la remise des rations, mais que, par contre, il était en retard de nous conduire au Gasthaus. Se tournant alors vers notre homme de confiance, il lui dit, désignant le beurre et le fromage : « Pour demain matin, comme cela, vous n'aurez pas besoin d'attendre que je vienne vous l'apporter ».

Il espérait ainsi sauver la face, mais celle de chacun de nous avec son expression de sourcil amusé lui fit bien constater que nous n'étions pas dupes de cette décision inaccoutumée.

Géné, il baissa les yeux et, regardant le placard, ordonna : « Auf nach Gasthaus ».

Nous sortîmes tumultueusement en nous bousillant les côtes, tout en commentant cet intermédiaire.

Cette histoire est authentique, plusieurs camarades qui en furent les témoins doivent s'en souvenir.

C'était un soir d'hiver, en 1941.

L. DELVAUX,
Buhlingen, Rottweil.
Heuberg Empfindorf.

« CONNAISSANT MOI-MEME LE MALHEUR, JE SECOURIR LES MALHEUREUX »

C'est par ces mots émouvants que Didon accueillit Et et ses compagnons d'exil.

(Virgile, Eneïde.)

SIGMARINGEN - STEIDLE ENGELSWIES

Les vacances sont terminées ; soit l'on a repris travail, soit l'on s'organise dans la retraite comme le fait Raymond WELTE qui depuis 62 ans habite le Chajoux à La Bresse et qui va s'installer dans le centre de la ville. Ses vacances en Anjou furent fécondes en contacts P.G. : visite à Victor DOREAU à Argentré, ainsi qu'à ROSSIGNOL, dont la santé s'améliore (N.D.L.R. : nos meilleurs souhaits de prompts et complet rétablissement à l'ami Alfred. H.P.) ; il a vu VALDENER, un Vosgien venu rendre visite à Maurice LAMY à Vernantes.

Jean ALI, revenant du nord de la France, nous a apporté une triste nouvelle du Cateau, André DAUSSIN, notre homme de confiance, est décédé. A son épouse nous présentons nos respectueuses condoléances.

Lucien LAIGNEL, du Havre, en allant à Cluses, est passé chez Marcel AUBERT à Beauvais, puis à Romilly chez André GUENIOT et au retour, à Vernantes chez Maurice LECOMPTE ; il devait revenir en Anjou, faire huit jours de vendanges du blanc de Saumur et du rouge de Champagne chez le viticulteur DUVEAU René, de Parnay (49370), le fournisseur de nombreux VB à qui il consent des prix satisfaisants (une excellente adresse pour nos lecteurs Tél. (41) 51-32-39), il expédie à travers la France.

De la joie chez Franceline SIMONIN, un charmant Julien est né, c'est le petit-fils de Jean PIETRA de Marainvilliers, avec les compliments des gars d'Engelwies.

Maurice LECOMPTE a marié sa fille Ghislaine à Tecklenburg, en Allemagne, et en revenant et décrochant l'autoroute à Compiègne, a rendu visite à Raymonde et André GUENIOT, de Remilly. Une bonne soirée de retrouvailles et qui valait bien une « contravention ». Ghislaine LECOMPTE, devenue Mme RIEKENA, rassemblait le 22 octobre, à l'hôtel du Pélican à Vernantes, sa famille et ses amis. Simone et Jean ALI représentaient le kommando Steidle...

Enfin, d'excellentes nouvelles de Germaine AUBERT, qui se remet d'une opération douloureuse. Victor DOREAU aurait revu un certain boxeur du camp de Villingen... après trente ans !

Ainsi se termine le récit de mes connaissances sur nos deux kommandos en 1976. Dans l'attente de vos bonnes nouvelles, je vous souhaite à tous, avec un peu d'avance, mes meilleurs vœux pour 1977. Et pensez déjà au rendez-vous de 1979 à Lourdes.

Maurice LECOMPTE,
49390 Vernantes.

A NOS AMIES

Nos amis Yvonne et Jules GRANIER, Chavagnac, Gagnières, 30160 Bessègues, qui ont participé au circuit provençal pendant une journée à Cassis, nous écrivent une lettre collective. Nous laissons la plume à notre amie Yvonne GRANIER :

« Dès les premiers moments où il fut question de demander le droit à la retraite à 60 ans pour les femmes des anciens prisonniers de guerre, je fus vivement intéressée par ce projet. Mais un ancien président du Conseil d'une précédente république, qui avait une longue expérience parlementaire, disait qu'il avait calculé qu'il s'écoulerait environ 16 ans entre le moment où un projet se concevait et celui où il se réalisait. Nous aurons à cette époque, toutes sans exception, atteint les 60 ans et même les 70 ans.

Ne pourrions-nous pas demander, comme pour les mères de famille, une bonification d'une année par année de captivité de nos maris ?

Que pensent de cette idée nos amies ? »

Voilà une fameuse initiative et qui doit donner un résultat concret. Nous remercions notre amie Yvonne de prendre en main cette affaire. Nous savons, connaissant son dynamisme, que cela ne trahira pas en route. Aussi, nous demandons à toutes nos amies de suivre avec attention les démarches qui vont être tentées et surtout d'écrire à l'Amicale pour soutenir l'action de notre amie Yvonne GRANIER. Plus vous serez derrière elle, plus votre action aura des chances de réussir. N'oubliez pas que, vous aussi, vous êtes électrices. Ne restez donc pas dans l'anonymat, combattez pour la réalisation de vos desiderata.

KOMMANDO DE BALINGEN

Les anciens de Balingen ont été cruellement frappés par le décès si inattendu de leur grand ami SAINT-OMER. A la Toussaint, nous avons été déposer des fleurs sur sa tombe. Son souvenir vivra toujours parmi nous.

Nous sommes heureux de saluer la venue au sein de l'Amicale de notre ami GAUVIN Lucien, 38 rue Maxime-Gorki, 18100 Vierzon. Il appartenait à l'équipe Mehrer avec RAGU, MADOMIER, VIGIER, Christophe et SENEPART, membres de longue date.

Le Comité directeur lui souhaite la bienvenue et le remercie de sa générosité pour notre caisse de secours.

Je profite de ce dernier Lien pour 1976 pour souhaiter à tous les anciens de Balingen une bonne et heureuse année pour 1977 ainsi qu'une bonne santé et je leur donne rendez-vous à Paris le 3 avril 1977 pour l'Assemblée générale. La table de Balingen doit être bien fournie.

Mes amitiés à tous

Charles BRANDT.

Kommando 604

Quelques nouvelles...

En septembre dernier, pour répondre à l'aimable invitation de notre ami RIVIERE, Mme MARTIN et moi, sommes « descendus » dans les Corbières à Nevian — à quelques kilomètres de Narbonne — au moment des vendanges où pendant une dizaine de jours nous avons eu le loisir d'assister à la récolte, déficitaire de quelque 30 %, mais supérieure en degrés aux années précédentes, ceci compensant peut-être cela...

Et puis des nouvelles de COULON, grand-père d'une petite Sonia et très récemment propriétaire d'un pavillon sur lequel il a mis la main, très longuement ! A noter sa nouvelle adresse : 25000 Gennes.

Reçu une carte de notre ami FRUGIER et Madame, de Normandie, en vacances du côté de Falaise ; qu'ils en soient remerciés.

Enfin, début octobre, visite de 48 h de M. et Mme BRESSON à Poitiers, où pendant les quelques heures passées ensemble nous avons pu égrener, en compagnie de notre ami RAGER, quelques souvenirs d'Altenbruck.

Pour terminer, les P. et T. ayant cru devoir changer mon numéro d'appel téléphonique, je vous demande de bien vouloir en prendre note : 53-00-26.

Merci.

Et puis, comme la famille MARTIN ne cesse de s'agrandir, je vous annonce la naissance d'une petite fille Nathalie, ce qui nous fait à ce jour, un petit-fils et trois petites-filles !

Cet article devant « sortir » dans le numéro du Lien de décembre, je vous prie tous d'accepter mes meilleurs vœux et souhaits de bonne et heureuse année 1977 pour toi, mon cher ami, et tous les tiens, avec, surtout, une très bonne santé.

Maurice MARTIN.

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, D B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

UN BEL EXEMPLE

L'avant-dernier numéro du Lien a montré sa qualité, le dévouement sans limites de ce brave parmi les braves : Henri STORCK.

Le 15 octobre mon courrier était en majorité composé de nouvelles venant du monde P.G. Tout d'abord une carte provenant de Grèce, écrite par ce cher Yves Le CANU (sa dernière carte provenait d'Autriche... quel voyageur !) Ensuite : « La maison de l'ancien combattant de Zrejanin (Ouf ! de Yougoslavie... avec la mention : « En pèlerinage sur la tombe du Dr Zoran KAMENKOVIC, vous envoyons nos meilleures amitiés » signature Jeanne et Henri STORCK... Une grande lettre de l'U.N.A.C., etc.

Je reviens plus particulièrement sur le second envoi... Je revoyais — par la pensée — le ménage débarquant, soit du train, soit de l'avion. Cependant il n'en était rien.

Quelques jours après, le calme de mon bureau a été interrompu par la stridente sonnerie du téléphone... « Allo, j'écoute » « La légion arrive... » Henri me prévenait de son arrivée...

Effectivement, une heure après, l'Opel s'arrêtait devant mon immeuble. Décontracté, sans fatigue apparente, ce sympathique ménage venait passer quelques heures de détente dans le calme pays guichois.

Né avec le siècle (le calcul est facile à faire) Henri, malgré ses maux, est d'une vitalité débordante. Quel bon moral ! A son contact on s'aperçoit vite que nos « petits bobos » — que l'on a tendance à augmenter — ne sont que pacotilles... Quel bel exemple !

Plus de cinq mille (5 000) kilomètres parcourus en voiture, sans encombre, avec cependant beaucoup d'imprévus...

Mon but n'est pas de vous décrire ce magnifique voyage. Henri, dans ce même numéro, va certainement vous en faire revivre les grandes lignes. Je tiens simplement à signaler la portée de son geste : grâce à lui notre drapeau a flotté sur un coin de terre Yougoslave. Henri peut être fier ; l'incroyable réception a dû lui procurer une satisfaction totale et complète. Son sacrifice pécuniaire a été compensé par cette solidarité, ce contact humain qui tend à prouver que malgré les années, malgré la distance, la camaraderie cimentée dans ce triste univers concentrationnaire vient à bout de tout : idéologie, frontière, tout disparaît.

Une simple plaque de marbre, un morceau d'authentique barbelé de Sandbostel, prouvent que le souvenir de ce bon docteur yougoslave est impérissable.

Bravo, Henri ! Grâce à ton dévouement, à ton amour du prochain, l'amitié P.G. se perpétue...

Une dernière recommandation à Jeanne et à Henri... ne manquez pas l'arrêt ici, au retour de P.G.-Plage, aux environs du quinze janvier prochain.

Paul DUCLOUX,

NOËL AU KOMMANDO 605

En ce mois de décembre, j'ai pensé qu'un souvenir de l'un de nos Noëls de prisonnier (il y en eut cinq) rappellerait à chacun de vous bien des souvenirs.

Deux de ces Noëls furent, je crois, pour nous les plus difficiles : 1940 et 1944.

Le premier, car nous étions au début d'une captivité, que nous pensions être très courte.

Le dernier, car après le débarquement du 6 juin, nous sentions et étions certains, que ce calvaire de cinq années allait prendre fin.

Je vous raconterai, d'après mes souvenirs, le premier.

Il fut à la fois très pénible et... très beau.

Pénible, oui, car nous étions, depuis cinq mois, enfermés dans un kommando situé à l'intérieur même de l'usine où, pendant 60 mois, travaillant dans une tannerie, nous ne connaissions que les peaux de vaches (voir mon article du Lien d'avril 1975).

Dehors il faisait très froid, et, comble d'ironie, étant près de la ligne de chemin de fer, les trains, à chaque passage, avaient l'air de nous narguer ; en plus, les Jeunesse hitlériennes nous donnaient, sous nos fenêtres grillagées, un récital de leur musique d'époque.

La direction de l'usine qui nous employait avait, dans un geste qu'elle voulait nous faire croire sympathique, offert un sapin vert !.. Des mains habiles décorèrent ce dernier avec les moyens du bord : boîtes de conserves, étiquettes de colis, papier argenté... ou autres objets de toutes sortes, certains même gonflables !!!

Notre ami et interprète JONSSON avait demandé et obtenu une extinction des feux à 24 heures, ce qui permit à notre groupe théâtral « G.T.A. », que nous avions créé, de jouer une revue en 3 actes et 24 tableaux, allant de Neumunster à Paris en passant par Haïti, etc., intitulée « Le tour du monde du couple idéal ». Faire un tour du monde enfermés dans notre kommando, entourés de barbelés, c'était bien « La grande illusion » !

C'est cette nuit-là que nous avons choisi notre fière devise « Chantons quand même », trois mots bien de chez nous, mais qui firent comprendre à nos gardiens que jamais ils ne nous abattraient le moral.

Cette revue grandiose, sur une scène construite par tous, était de nos amis HENRY, CORTOT, GRATADOUR et moi-même, ainsi que de FERRANT et LUGUEN (que nous regrettons tant) et fut interprétée par nos vedettes BUISSON, HENRY, VISSAC, DESCHAMPS, ROUX (Julien) et MARTIN, certains d'entre eux jouant les rôles féminins avec beaucoup de talent.

Deux mandolinistes et deux accordéonistes formaient l'orchestre et furent rejoints bientôt par un batteur. Il me faut citer nos chanteurs SAVASTANO et COLOMBET qui à minuit entonna un « Minuit chrétien » de circonstance avec des paroles d'un d'entre nous.

Mais si j'ai parlé de cette soirée théâtrale, de notre premier réveillon de P.G., je me dois d'ajouter les noms de ceux qui ont œuvré pour nous soutenir physiquement. Tout d'abord notre cuisinier LEPETIER, qui, aidé de ROUX (Joseph) et de PETIT, nous préparèrent un menu du tonnerre, grâce au contenu des colis reçus et aussi à la ténacité et à la débrouillardise de nos BAUDIER, MARTEL, BOHLY, qui souvent risquaient très gros ; qu'ils en soient ici remerciés.

Le jour de Noël, un petit nombre d'entre nous purent aller en ville assister à un office, accompagnés, il est vrai, par un gardien l'arme à la bretelle.

Le 25, à midi, déjeuner offert par l'usine, où pour une fois, adieu au rutabaga.

L'après-midi, j'avais organisé un tournoi de ping-pong où les vedettes POIRIER, GROS, FAIVRE ainsi que beaucoup d'autres, se mirent en vedette, pour la plus grande joie des spectateurs.

La soirée, après une journée si mouvementée, se termina, très calmement, dans la réflexion et le souvenir, à la pensée des êtres chers restés dans notre France.

21 h, extinction des feux, car le lendemain le travail reprenait (12 heures par jour) ; chacun pourtant, ce soir-là, s'endormit sur sa paille, en faisant des rêves, mais des rêves...

J'ai essayé, chers anciens du 605, de vous faire revivre notre premier Noël. Peut-être ai-je fait des oublis dans mon récit, mais après 35 ans, que l'on veuille bien excuser ma mémoire.

Je voudrais, puisque cet article paraît en décembre, vous adresser à tous et à vos familles mes vœux bien sincères pour 1977, du Souvenir et de l'AMITIE.

R. LAVIER.

CARNET NOIR

Notre ami Marcel GRON, 2, rue des Champoulains, 89000 Auxerre, nous écrit :

« Amicaliste depuis le début du Lien, stalag VB, je viens vous faire part, avec le cœur bien gros, de la mort de ma femme.

Victime d'un infarctus dans la nuit du 6 au 7 octobre 1976, elle fut transportée à l'hôpital Broussais à Paris le 12 octobre. Malgré tous les efforts du corps médical, elle rendit le dernier soupir dans la nuit du 12 au 13 octobre 1976.

Ayant de nombreux amis à travers la France, que je ne puis contacter, je vous serais reconnaissant de l'annoncer dans la rubrique « Carnet ».

Le Comité directeur et la rédaction du Lien adressent à leur fidèle ami GRON leurs sincères condoléances et l'assurance de leur affectueuse sympathie dans le deuil qui vient de le frapper.

Nos amis belges subissent une période noire terrible. Depuis deux mois ce furent les décès de : Roger GONDREY, de Louvrière, de Jean-Henri BAZIN de Herstal, de Hubert COMANS de Chénée, de Joseph DERAVET de Namur et de Henri LAURENT de Roisin.

Nous présentons à l'Amicale belge et aux familles des amis disparus les condoléances du Comité directeur de l'amicale française VB-XABC avec toute son affectueuse sympathie.

COMMISSION DE PROPAGANDE COURRIER DE L'AMICALE

Ce numéro de décembre doit apporter à chacun de vous la réflexion sur l'année qui se termine, et surtout nous permettre d'envisager le travail que chacun doit effectuer en 1977 afin de donner plus de vie à notre amicale.

Oui, mon cher PERRON, comme tu l'as écrit, j'ai respiré l'air du large, ce qui me permettra cette année encore de faire, dans la mesure de mes moyens, tout l'effort nécessaire pour animer cette « commission de propagande », composée de tant de dévoués et de demander à chacun d'eux, et aussi à chacun de vous, de faire cet effort, soit pécuniaire, soit de temps, qui nous permet de soulager la misère de camarades en détresse.

Et puis il faudrait aussi, comme je l'avais demandé à l'Assemblée générale d'Angers, que soit créée une Commission de kommandos faisant partie de notre amicale et qui puisse par la voix de son représentant au Comité directeur faire une équipe homogène ayant pour but d'établir entre chaque kommando des relations amicales afin d'établir un calendrier de leurs réunions annuelles, qui paraîtra dans Le Lien, ce qui permettrait aux membres des VB-XABC des régions avoisinantes d'assister à ces réunions. Cela permettrait, j'en suis certain, à chacun de vous de faire plus ample connaissance. Beaucoup de nos camarades sont des retraités qui malheureusement ne peuvent s'offrir des déplacements coûteux et participer ainsi à leurs réunions de kommandos tandis qu'ils pourraient assister à la réunion tenue dans leur région par un autre kommando. Cela agrandirait le cercle de leurs amitiés, ce qui est le but de notre amicale. Il faudrait également qu'à ces réunions de kommandos, un membre du Comité directeur soit invité à participer. Le Comité directeur n'hésiterait pas à déléguer à ces manifestations un représentant de l'Amicale. Se retrouver, s'estimer, c'est je pense le secret de la réussite de ces réunions de kommandos. Les responsables se dévouent à 100 % dans chaque kommando et je rends hommage aux VIALARD, PERRON, STORK, HADJADJ, LENHARDT, CORTOT, JONSSON et combien d'autres responsables...

IL CROYAIT AU PERE-NOEL

Insensibles à la bise qui souffle, là, devant les vitrines illuminées qui étalent leurs splendeurs, un peuple minuscule bée d'admiration.

Rêves soudainement concrétisés, fées qui s'animent, animaux qui tiennent des colloques animés. Un pays merveilleux où nos frères inférieurs parlent, discutent, prennent des décisions.

Mickey, Quenotte, les trois Petits cochons, sont rois. C'est bientôt Noël : un monde de jouets est offert à la convoitise des tout petits.

Le visage des marmottes n'est plus composé que d'une paire d'yeux agrandis d'enthousiasme. Ils resteraient là des heures sans se lasser, les menottes se tendent pour saisir les joujous animés d'une vie mécanique. Un bébé trépigne dans les bras de sa maman. S'appuyant sur l'épaule de celle-ci, il tend un doigt rose en babillant sans répit. Joie ineffable, débordement. Rien n'existe plus.

Ils croient au Père Noël !

Derrière moi la foule se presse. Un monsieur me bouscule involontairement : « Oh ! pardon. »

— Il n'y a pas de mal. Mais par exemple, c'est L... !

— Mais oui. Mais que fais-tu là ? tu choisis un jouet ?

— Non, j'admire tout simplement comme beaucoup de badauds. Les grands sont aussi emballés que les petits.

— C'est ce que je pensais. Mais dis donc, c'est à peine si je t'aurais reconnu le premier. Il est vrai que tu n'as plus la même parure.

— Deux ans déjà que nous nous sommes séparés.

Nous arrachant péniblement de la foule comprimée, nous cheminons un peu de concert, et la conversation aidant, nous nous trouvons transportés vers d'autres Noël, quand nous étions les « hôtes » d'Adolphe.

...La neige couvrait les rues de son blanc matelas. La journée de travail était terminée et comme il fallait économiser les troupes, nous revenions seuls au kommando. Par petits groupes ou par deux nous cheminions le plus lentement possible s'il ne faisait pas trop froid afin d'humer plus longtemps l'air libre de la rue. Nos godasses affamées mör-

Mais c'est aussi dans la banlieue parisienne et en province que le travail doit s'effectuer en profondeur ; pour cela Le Lien de septembre 1976 vous a donné un modèle de liste à remplir avec les adresses d'amis anciens P.G. qui ne connaissent pas encore notre Amicale. Déjà de nombreux camarades se sont servis de ces listes et nous les remercions de leur célérité. Grâce à eux de nouveaux camarades VB ou XABC sont venus nous rejoindre. Il faut continuer... Adressez-nous des listes... n'ayez pas peur de submerger nos dévoués (les trois P) PERRON, PLANQUE, PETERSEN qui sont toujours fidèles au poste et prêts à répondre à vos appels.

Nos délégués départementaux s'organisent. Nous plantons des jalons un peu partout dans l'hexagone. Nous faisons appel à nos camarades provinciaux pour qu'ils nous adressent leurs candidatures à ces postes où il ne faut que du dévouement à la cause amicaliste. Ecrivez-nous. Demandez-nous des renseignements ; la Commission de propagande est là pour vous répondre. Allons qui veut être délégué départemental de l'Amicale ?

Pour ma part, participant maintenant rarement à des déplacements, le Bureau directeur m'a chargé d'être avec STORCK responsable des relations avec la province. Alors n'hésitez pas si vous avez besoin d'un conseil ou d'une aide, écrivez-moi, de préférence à l'Amicale.

La Commission proposera, à l'Assemblée générale du 3 avril prochain, la création d'une chaîne téléphonique permettant, en cas d'urgence, de rassembler le plus grand nombre de camarades. Ainsi pour les événements heureux ou malheureux de l'Amicale serait toujours présente, comme ce fut le cas pour notre grand et regretté SAINT-OMER.

Enfin, chers amicalistes, chers camarades, comme toujours à cette époque de l'année, la commission de propagande, par l'entremise de son président, vous adresse ses vœux de bonne et heureuse année 1977 qui, je sais, sera bénéfique et prospère, grâce à vous tous, pour notre amicale VB-XABC.

Le président,

Roger LAVIER.

daient goulûment la neige au grand dam des chiffons de quelque Trikot-Fabrik qui tenaient lieu, à certains d'entre nous, de chaussettes.

Badauds malgré tout, nous faisons rapidement au passage de grandes parties de lèche-carreaux devant les étalages déserts ou simplement meublés de cartons vides, là même où, au début de notre séjour, s'entassaient des montagnes de victuailles. Devant cette pénurie, nous rigolions doucement en la comparant avec les affiches bien remplies de slogans prometteurs et de discours nourris (les veinards !). Nos commentaires allaient leur train.

— Pige un peu le peuple vainqueur. Tu parles d'une abondance.

— Qu'est-ce que ce serait s'ILS n'avaient pas gagné la guerre.

— Oui, mais nous aussi on la saute.

— Patience, et puis il paraît qu'on reçoit ce soir les colis américains. C'est le tailleur qui m'a dit que le type du bureau l'a appris par l'homme de confiance que...

— Turellement, mais ça vaut pas un bon bif, salade, frites et coup de rouge.

Toi tu vois toujours le paradis en rêve.

— Les gars, nous disait un type « sérieux », (quelque chose comme ingénieur ou avocat, car c'est fou ce qu'il y avait de « cadres » prisonniers ; à croire qu'il n'y avait plus d'ouvriers en France), tout ça c'est du bavardage vain. Ça fait passer le temps, c'est tout. Mais je vous assure que lorsque nous serons revenus, forts de toutes ces expériences, nous ne ferons pas comme nos aînés. Plus de discours à la peau de toutou. Nous aurons des types qui auront compris, peut-être des anciens prisonniers. Alors finies les querelles de partis, finies les discussions stériles. Les pouvoirs publics n'admettront pas les fortunes scandaleuses des nouveaux riches. Tous au travail. Tout le monde en mettra un coup, et les boutiques chez nous ne seront pas vides, et dans ces boutiques pleines de victuailles chaque père de famille pourra acheter pour nourrir convenablement sa petite famille. »

Il croyait au Père Noël.

Charles SAINT-OMER.

Ce que nous devons savoir

Cumul de plusieurs pensions d'invalidité

Il est utile de connaître les conditions dans lesquelles un assuré social peut cumuler une pension d'invalidité avec d'autres pensions ou rentes.

Elles sont : la pension militaire d'invalidité, la rente accident du travail, la pension d'invalidité du régime des salariés et des exploitants agricoles et la pension acquise au titre d'un régime spécial.

Toutefois le montant du cumul de ces différentes pensions ne peut excéder le salaire perçu par un travailleur de la même catégorie que le pensionné.

En ce qui concerne la retraite des veuves, qui jusqu'en décembre 1975 devaient choisir entre la retraite personnelle et la retraite réversive de leurs maris décédés, depuis janvier 1976, elles peuvent cumuler la retraite de reversion et leur retraite personnelle, mais la

Sécurité sociale, d'après un certain plafond, peut amputer leur retraite d'une partie qui ne peut dépasser 50 % maximum.

En cas d'accident survenu

lors d'un voyage ou de vacances

Nous constatons avec plaisir que nos camarades rivaux à leurs établis ou à leur table de travail, pendant des décennies, profitent maintenant des congés payés, et les retraités peuvent prendre des vacances et profiter de voyages organisés. Il est nécessaire que ces camarades sachent qu'en cas d'accident survenu au cours de ces sorties et qui nécessiterait leur hospitalisation, ils doivent exiger que leur rapatriement par ambulance se fasse à l'hôpital de leur résidence et non à leur domicile. La sécurité sociale prend en charge le transport par ambulance d'hôpital à hôpital, mais non d'hôpital à domicile.

Un autre grand voyageur, toujours à la poursuite du soleil, c'est notre ami LAISSY, qui apprécie le merveilleux de l'automne à Marrakech, et aussi les sourires des jeunes berbères à peine voilés... Maroc est très joli à voir en cette saison, et nous approuvons le choix de notre ami LAISSY. Quant à la voile, il tombe peu à peu, car le jeune Maroc s'orientalise de plus en plus. Et pour le touriste, c'est intéressant, n'est-ce pas LAISSY ?

Notre ami BOIRE nous adresse une carte de Martinique après un passage à la Guadeloupe. Déjà, les anciens VB-XABC naviguent sur toutes mers et visitent tous les continents. Beau programme pour la retraite !

Une lettre de notre sympathique doyen, notre ami André BURNEL, président fondateur de l'Amicale XABC nous sommes heureux de saluer et à qui nous adressons nos meilleurs vœux de santé et d'heureuse retraite.

« Je suis toujours heureux de lire notre Lien, j'ai été bien désolé d'apprendre la disparition de nos vieux camarades ; voilà ce cher CAUTHIER, fidèle, dévoué amicaliste, dès le début, et puis SAINT-OMER dont nous avions dans nos réunions et voyages apprécié la spiritualité, la gaieté, l'entrain. Nous avions beaucoup bavardé avec lui. Et ses articles du Lien ! Hélas ! mais nous garderons le souvenir le plus amical de ce charmant camarade. Je m'associe à toute l'Amicale de ces tristes moments. »

J'aurais bien voulu, avec les camarades du XABC aller avec la délégation sur la tombe de ce cher Maurice LACLAVERIE et je l'ai bien regretté, mais je commence à prendre de l'âge, me voilà dans ma 78^e année et je m'en ressens, mais je ne dois pas me plaindre, souvent de vos nouvelles et je m'entretiens au téléphone avec Maurice CADOUX et j'espère bien vous voir bientôt.

Croyez à mes bons sentiments, et je me rappelle à vous tous. Bien cordialement. »

P.S. - « Merci pour le bel article que tu as écrit pour Robert GAUTHIER ; il venait tous les ans, au départ des vacances, à la maison. A notre dernière entrevue, au dessert du banquet, je l'avais trouvé triste ; la mort de sa mère lui aura été fatale. Oui, était désemparé... »

Merci à notre bon doyen, que nous sommes heureux de savoir en excellente santé et que nous espérons retrouver gardant bon pied, bon œil, à l'Assemblée générale du 3 avril prochain.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demander prix

Nous remercions notre fidèle amie Mme Marcelle GUENEGUES, 4 rue Emile-Zola, 94270 Le Kremlin-Bicêtre de ses bons renseignements qui nous seront fort utiles et de l'envoi de ses journaux de P.G. que nous gardons précieusement pour notre collection et nos archives. Souvenir de son mari, notre ami GUENEGUES trop tôt disparu, reste toujours présent à notre mémoire. C'est un de mes camarades de captivité et je garde de lui un très bon souvenir.

Notre ami Albert DIDIERJEAN à Riantré, Le Gouray par Collinée, 22380 nous écrit :

« Je vous envoie ces quelques mots pour vous dire que je viens de subir une grave opération chirurgicale ce n'est pas fini, malheureusement pour moi. Je me vois donc dans l'obligation de cesser l'abonnement au Lien pour l'année 1977, à mon grand regret... »

Nous avons été un peu surpris, en lisant cette lettre Notre ami DIDIERJEAN devrait savoir qu'à l'Amicale nous n'avons jamais abandonné un ami dans le malheur. C'est peut-être de sa part un réflexe de fierté, mais qui n'a pas lieu d'exister dans la situation où il se trouve. Nous comprenons très bien sa situation actuelle, aussi le Lien continuera-t-il à lui être adressé gratuitement, la Caisse de secours se chargeant de régler son abonnement grâce aux bons de soutien. Nous souhaitons à l'ami DIDIERJEAN une rapide guérison et une bonne réussite de ses futures épreuves chirurgicales.

Notre amie Mme Maurice PAJOT, 47 bd de Lorraine 77360 Vaires-sur-Marne nous écrit :

« Je vous remercie de nous adresser par l'intermédiaire du Lien, les renseignements concernant la retraite des anciens combattants. »

Je vous demanderai donc de nous adresser les informations nécessaires, mon mari ayant eu 64 ans. Sa santé se maintient et nous sommes heureux les enfants de moi de l'avoir près de nous, nous avons eu si peur de le perdre. Certes la vie a bien changé pour moi et pour lui en particulier, mais il faut accepter cette épreuve avec courage.

Merci d'avance et bon courage pour poursuivre vos œuvres... »

Le nécessaire a été fait immédiatement et nous espérons que notre ami PAJOT a pu faire les démarches nécessaires.

Suite page

COURRIER DE L'AMICALE (suite)

pour obtenir la retraite du combattant à 65 ans. A ce sujet, nous informons nos camarades que nous détenons les imprimés pour la demande de la carte de combattant et de la retraite du combattant. Il suffit de nous les demander à notre siège en joignant, comme l'a fait Mme PAJOT, un timbre pour l'envoi. Nous nous excusons de cette obligation, mais le montant de la cotisation est trop faible pour nous permettre de nous lancer dans la prodigalité. Ceci dit, nous adressons notre bon souvenir à l'ami PAJOT en lui souhaitant de retrouver la santé et de continuer pendant de nombreuses années une retraite bien méritée; c'est le vœu de tous ses nombreux amis. Et au plaisir de recevoir de temps en temps de ses nouvelles, et nous comptons, pour cela, sur la bonne volonté de Mme PAJOT.

Notre ami A. PAUZET, Les Botteaux, 87260 Pierre-Buffière nous écrit :

« Suite à la recherche entreprise, j'ai le plaisir de signaler que je possède le n° 12 de février 42 du « Captif de la Forêt noire ». Ce journal du VB était je crois le deuxième distribué à mon K° Englat près de Balingen. En dernière page, je relis le petit papier qu'à l'époque j'avais adressé au Captif et imprimé sous le titre « Chronique gastronomique » : la recette pour préparer un gâteau avec du chocolat et des biscuits de soldat. Ce gâteau se nommait « Le Ménélik du prisonnier ». Les camarades du K° qui dégustaient ce gâteau que je préparais, m'avaient encouragé à adresser cette recette très simple à l'intention des camarades. Ce fut fait. Si ces renseignements te sont utiles, je le souhaite... »

Nous remercions notre ami PAUZET de participer à notre enquête mais l'ami CHABERT recherche principalement les premiers journaux de Camps. Je me souviens parfaitement du premier gâteau, le Ménélik du prisonnier. Mon pototier n'avait pas de confiture, mais ce fameux miel synthétique qui avait avec le délicieux miel des abeilles qu'un rapport plutôt lointain à part la couleur qui était bien imitée. Le chocolat ne manquait pas, ni les biscuits, mais le sucre faisait défaut. Nous avions employé de la saccharine. Je dois dire que le résultat fut assez probant. Mais le miel synthétique nous collait aux dents, ça ne valait pas la confiture... Aussi par manque de denrées nous n'allâmes pas plus loin dans notre expérience gastronomique.

Notre ami Maurice DREYON nous fait part de sa nouvelle adresse : 9, rue Général-Rambaud, 38000 Grenoble, et nous adresse son très amical souvenir.

Notre ami Maurice POISSON, 32, rue de Cordon, 77111 Soignolles-en-Brie, nous demande de lui adresser l'imprimé pour la retraite du combattant (ce qui avait été fait sur le champ). « Je pense, poursuit-il, que pour toi l'heure de la retraite va bientôt sonner. (Hélas ! mon cher Maurice, cela va faire bientôt 12 ans qu'elle a sonné... et bien sonné.) Pour moi, cela va faire dix ans que je suis retraité. Je suis depuis dans ma maison de campagne en eSine-et-Marne. Donne pour moi mon souvenir à tous mes camarades et pour toi, mes sincères amitiés. »

Très heureux cher ami, d'avoir eu de tes nouvelles. Notre voyage en taxi en Allemagne est resté pour moi un très bon souvenir et je garde de vous trois un excellent souvenir, en vous souhaitant une longue et heureuse retraite.

Je rappelle que les demandes de retraite de combattant doivent être adressées à l'Office départemental des anciens combattants qui a délivré la carte du combattant.

Notre ami Yves Le BONNIEC de Cachan nous écrit : « Au cours d'un voyage en Bretagne, j'ai retrouvé deux anciens camarades du K° 195. Ils se sont installés là-bas et y coulent une paisible retraite : Pierre GAUDEL et Ernest Le BRIS.

Sur le chemin du retour j'ai retrouvé notre ami Jean LEFEUVRE à Ernée. Je vous envoie leurs adresses et je suis persuadé que lorsqu'ils auront parcouru un numéro de notre Lien, sans hésitation, ils seront des nôtres.

Bon courage, chers amis, et encore une fois merci pour tout ce que vous faites pour l'Amicale... »

Le nécessaire a été fait aussitôt auprès de ces camarades et nous espérons qu'ils viendront rejoindre leurs camarades amicalistes. Nous seront heureux de les accueillir parmi nous. Et merci à l'ami Le BONNIEC de faire connaître son amicale.

De bonnes nouvelles de nos amis PION de Boulouris par Saint-Raphaël qui écumait à tour de rôle les villes d'eau pour y trouver l'eau adéquate à leur Casanis. Pour Virgile, il lui faut tout simplement un lac, le lac Pavin pour préciser, 92 mètres de fond, superficie 44 ha. Il n'en partira que lorsqu'il verra apparaître le fond du lac. On ne sait pas aux dernières nouvelles s'il a réussi dans sa tentative ou s'il est devenu hydrophobe. Mais paraît, si l'on en croit Virgile, que par la foule qui s'y presse, ça doit faire du bien. Quant à Marie-Thérèse, elle goûte l'eau claire de Chatelguyon, et nous adresse un message d'amitié : « Un bien amical bonjour d'une cure où l'impôt sécheresse ne s'avère pas nécessaire... » Ça ne vous empêchera pas, chers amis, après avoir bu tant de flotte, de passer à la caisse pour régler les méfaits de la canicule. C'est un comble ! Je crois qu'on devrait plutôt verser des indemnités à ceux qui sont victimes des eaux ! Amitiés à tous les trois.

Une carte de notre ami STORCK en pèlerinage en Yougoslavie sur la tombe du Dr KAMENKOWITZ.

Une carte de notre ami René FLEURISON, 31, route de la Pointe, 85460 L'Aiguillon-sur-Mer, pour faire connaître à tous ceux qui aiment le journal sa grande reconnaissance pour leur dévouement et leur courage.

Ceux qui aiment ce journal sont très sensibles aux compliments de leurs pairs.

Notre ami R. CORMONTAGNE, 57 et 62 rue Danielle Casanova, 93 Neuilly-Plaisance, va bientôt atteindre les 65 ans (comme le temps passe !) et il a l'intention de bénéficier de la retraite du combattant. Nous lui avons donc adressé un imprimé de demande de retraite en

lui précisant bien qu'il doit adresser ce formulaire dûment rempli à l'Office départemental des A.C. qui lui a délivré la carte de combattant. Nous espérons rencontrer l'ami CORMONTAGNE, comme chaque année, à l'Assemblée générale du 3 avril en compagnie de notre sympathique clairon du camp.

Nous avions omis de signaler que notre ami Marcel WEIL, la bonne « merveille » du Waldho avait profité de belles vacances en Israël pour nous envoyer ses amitiés ainsi que celles de Mme Weil. Merci Marcel de penser aux amis. Nous espérons qu'il sera des nôtres pour l'Assemblée générale du 3 avril prochain. Strasbourg-Paris, c'est direct.

Nos amis Raoul BERTIN et Mme nous adressent ce petit mot :

« A tous les amis, merci pour ce week-end ardenais du 26 septembre. Encore longtemps de semblables.

NUIT DE NOEL A L'HOPITAL

Comment se fait-il que parmi mes souvenirs de captivité, cette nuit de Noël 1942 soit restée aussi vivante, aussi présente dans ma mémoire. Je la vis aujourd'hui comme je l'ai vécue, avec des compagnons captifs, il y a trente-quatre ans. Pourquoi cette nuit de Noël m'a-t-elle marqué plus que les autres nuits des Noëls qui se sont déroulés tout au long de mon existence ? Je pense que cette nuit de Noël 1942 fut une libération avant la lettre ; une explosion de joie dans un univers plein de tristesse et d'ennui ; une revanche, fugitive peut-être, mais combien libératrice, sur notre vie d'hommes engagés et surtout une surprise, presque divine, d'un Noël totalement inattendu dans sa célébration et son déroulement nocturnes.

Il faut vous dire que le matin de Noël, au rapport, nous avions appris que nous allions être pendant les deux jours de fête que les Allemands s'accordaient pour Noël, sous la surveillance du pire gredin que l'Allemagne ait pu enfanter, j'ai nommé le sinistre Stolp, petite gouape malveillante, canaille hypocrite, dont les menées sournoises l'avaient fait nommer unteroffizier malgré ses pieds plats. Notre regretté ami Henri PATIN vous en a fait un saisissant portrait dans sa nouvelle « Harmoniques » publiée dans Le Lien. A l'annonce de cette décision, ce fut parmi le personnel et les malades de l'hôpital du Waldho, la plus grande consternation. Nous connaissions trop l'oiseau de malheur qui allait veiller sur nos deux jours de fête et exercer pendant tout ce temps une discipline vraiment sadique. Et pour aggraver encore la situation, une indiscretion venue du Buro Allemand, nous apprenait que le Stolp en question

Félicitations et compliments aux dévoués organisateurs et animateurs pour cette réussite. En attendant le 3 avril 1977, soyez assurés de notre bon souvenir. »

Les participants n'oublieront pas non plus l'époustouflante réception dans les caves de la Maison Bertin. Ça pétait dans tous les azimuts ! On ne savait pas où donner du verre ! Comme disait... (lequel ? Devinez !) « On se serait cru aux Dardanelles ! »

Des retrouvailles après 31 ans ! C'est formidable ! Ainsi nos amis GALTIER Georges et LECLERCQ Achille ont-ils attendu ce délai pour se rencontrer à Roubaix dans la bonne ville de l'ami Achille. Je devine la joie des deux amis de se rappeler les coups fourrés du Waldho ainsi que les tristes moments passés ensemble. Tout n'était pas rose dans notre vie de P.G. ! Mais malgré tout, au Waldho, le moral a toujours été à la hauteur des circonstances. Merci à Georges et à Achille de leur gentil message. Nous espérons fermement qu'ils seront encore ensemble à la table du Waldho le 3 avril 1977 avec de nombreux amis heureux de les revoir, car après tout Roubaix n'est qu'à deux heures de Paris par l'autoroute...

l'intérieur nous pouvions faire ce que nous voulions... Tous nos géoliers étaient partis, se fiant à la vigilance de Stolp.

C'est peut-être ce contraste entre notre désespérance extrême et notre délivrance inespérée qui a fait de ce Noël 1942 le plus beau Noël de ma vie.

La nouvelle de l'élimination de Stolp se répandit instantanément dans l'hôpital et fut saluée, dans les chambres, par des cris de joie et des chants... On s'embrassait, on se congratulait... enfin nous allions avoir un vrai Noël !

Minuit. Noël !.. Kastler chante le Noël d'Adam, soutenu par la chorale dirigée par l'abbé Petit. Le hall du Waldho est transformé en chapelle. L'autel a la même décoration que les précédents Noëls. Derrière, sur le vitrail central, une Vierge à l'Enfant. Sur les vitraux de côté, des sapins chargés de neige. L'œuvre de notre ami Dalby, symphonie blanche et verte, domine majestueusement l'autel. L'abbé Busteau officie. Remarqué dans l'assistance, un censeur allemand venu du camp pour contrôler le sermon du prêtre. Mais cette présence ne nous gêne pas. Au contraire, nous l'accueillons avec courtoisie tant nous venons d'échapper à un terrible malheur. Jamais messe de Noël ne fut célébrée avec tant de ferveur, tant de joie et tant d'espérance...

A la sortie de la messe, il est 1 h, le 25 décembre 1942. Je rencontre Papillon et de Laroussille, les deux potards de l'Apotèque, qui m'apprennent l'exécution médicale de Stolp. « C'est un affreux hasard de circonstances imprévues, me dit Papillon d'un ton hypocrite. Il a bu à la mauve bouteille ! C'est qu'il est gourmand, le bougre ! Il devrait se surveiller. Mais il en a bien pour deux ou trois jours... » Disons, pour être franc, que notre brave Papillon avait préparé sa mixture en espérant bien qu'elle aiderait Stolp à monter en Enfer, là où était sa vraie place.

Visites de convenance dans les chambres. Les tables sont dressées. Le magasin Wolfarth a fourni les draps pour remplacer les nappes. Les bouteilles de bière s'alignent en rangs serrés et aussi — ô miracle — des bouteilles de vin ! Vin de France, envoyé clandestinement et soigneusement caché pendant de longs mois, à la barbe des géoliers. La découverte dans l'hôpital de toute liqueur alcoolisée entraînait des sanctions collectives très graves. Mais les Français sont tellement « filous » comme disaient les Allemands...

Visites terminées, retour à la 147 par le passage souterrain. Rencontré à l'étage le jardinier de l'hôpital, fin saoul. L'opération s'est effectuée en cinq minutes : un litre de Cinzano, bu à quatre, est l'auteur du méfait. L'artiste de la raclette se cramponne à mon bras :

« Je suis content. Les Chleuhs ne l'ont pas eu celui-là. Je suis saoul, c'est vrai, mais cette nuit je suis libre ! »

Et de m'envoyer son haleine avinée en plein visage. Mais je trouve ce parfum presque sympathique. Herbin, le Ch'timi, aidé du grand Hugues, dresse le couvert à la 146, en poussant le « P'tit Quinquin » à gorge éraillée.

Contestin m'appelle car l'ami Bouteille, mon pototier, a fait des siennes. Il est allé rendre visite au capitaine Payrau et son retour n'est guère brillant. Il nous explique en se cramponnant à la table, pour bien fixer son centre de gravité :

« Le capitaine m'a payé l'apéritif ! Ah ! ma mère si tu voyais ton Fonfonse !... C'est Papillon qui a fait de la Bénédicte... C'est fameux... Je crois que j'en ai un coup dans l'aile... Ah ! ma mère, si... »

Aidé de Haraux, nous hissons Flash sur son lit... (Suite page 6.)

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE
CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA.

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

s'était porté volontaire pour être de garde à l'hôpital pour les 24 et 25 décembre. Il avait vraiment mis le paquet. Car dans sa petite cervelle de rustre il avait certainement préparé un plan : il allait rafler les réchauds, il viendrait fouiller pour nous enlever les bonnes bouteilles si précieusement mises à l'abri pendant la période préparatoire du réveil... Bref, il allait saboter notre Noël. L'atmosphère n'était pas à la joie au Waldho...

C'était sans compter sur l'esprit de décision de notre ami Papillon, le potard bien connu des anciens du Waldho. Il fit avaler, par surprise bien sûr, et dans l'anonymat le plus complet, alors que le Stolp était venu passer une inspection préparatoire dans la popote des toubibs, au tortionnaire, une mixture devenue légendaire sous le nom de « Liqueur Papillon ». La potion aurait tué un bœuf Gourmand comme un sagouin, notre unteroffizier subit le choc comme s'il venait de recevoir un autobus parisien en pleine poire ! Il poussa un rugissement (peut-être appelait-il sa mère en allemand), il sentit monter dans son corps tordu par la souffrance, l'attaque victorieuse des globules blancs, son colon désemparé avait ouvert la barrière... et jambes écartées, il quitta en hoquetant la popote des toubibs, pour regagner sa chambre sise dans le premier bâtiment. Il souffrit mille morts avant d'y arriver... Pendant quatre jours, il agonisa... Mais il y a quand même un Dieu pour les tyrans... Il en réchappa !!! Ce qui étonna fort l'ami Papillon, qui regretta de ne pas avoir doublé la dose !.. Mais grâce à lui notre Noël était sauvé... et pendant deux jours, nous allions goûter le bonheur ineffable de jouer les hommes libres. Certes il y avait les barbelés qui nous ceinturaient, mais à

Deux dates à retenir :

20 MARS 1977

Arrivée du Printemps

3 AVRIL 1977

Assemblée Générale
de ton Amicale

Nuit de Noël à l'hôpital (suite)

Dans le petit « Kammer » décoré d'un petit sapin de la Forêt Noire, don de mon patron Wolfarth, nous avons réveillé. Quichaud vient nous rendre visite. La chambre des dentistes est en pleine ébullition, et « Ma famille » est sensiblement éméchée le combustible ne manque pas, la « Mère Weil » ayant assuré le ravitaillement en ville. Il nous chante sa partition de « Faisons un rêve ». Achille et moi échangeons un regard navré. Ne sommes-nous pas les co-auteurs de cette remarquable (!) œuvre musicale... Le Trio des Quatre est foutu ! Lamidiaux, vraie mère poule, vient chercher son aide-mécanicien pour le rémener au bercail. J'ai un moment d'espoir, hélas ! vite dissipé. Lamidiaux est aussi instable que son compère. Il paraît que Couton a découvert à Willingen un de ces schnaps.

Je reviens en médecine. Rencontré Pelletier dans les sous-sols. Le chauffeur allemand est dans les étages, invité par les cuisstots, et Tonton s'occupe du calo. L'aiguille du manomètre oscille dangereusement. « Tant pis si ça pète, dit Pelletier en enfournant des pelletées de charbon dans le foyer du calo... Nous aurons une chaude nuit pour Noël... »

Dans le grand escalier, six hommes portent le piano du théâtre. Ils suent, soufflent, fournissent mille efforts sous la haute direction de Galtier. Moumoute est quand même inquiet du sort réservé à son instrument de travail... L'ami Piat, toute bannière déployée, suit le cortège en piquant des entrecôteurs sur les marches de l'escalier... des coups se cassent la gueule...

Je quitte le cortège des déménageurs de piano et me dirige vers l'Infektion. Chez Desseigne, le directeur de la troupe du Waldho, je vais prendre la température des artistes qui doivent jouer le jour de Noël « Drôle d'époque », revue que j'avais élucubrée avec mes partenaires Bruant, Martin et Daubigny. Un spectacle incohérent s'offre à mes yeux. Une table sur laquelle s'alignent les reliefs d'un festin pantagruélique, des bouteilles vides, des plats, des assiettes et une bûche de Noël qui est un défi à notre misère. Un homme est debout, un seul, face à ce désastre. Le poing levé, il chante à pleins poumons « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ». C'est le gendarme Renaud, notre « Viel packet », Lorrain de naissance, qui, en pleine crise éthylique, hurle son patriotisme. Sous la table, Martin et Buisson, notre Lou Armstrong, hoquètent de rire à en être malades. Mais où est le directeur ? Je l'aperçois, penché hors de sa couchette, la tête enfouie dans une cuvette que lui tient avec persistance le brave Dannhoffer dit Dudule. Nadler, nez pavoisé, ronfle sur un lit. Dudule, le décorateur de la revue, me conte, en pleurant, ses malheurs et ses craintes :

« C'est Papillon qu'a fait le coup... y a plus d'alcool à 90° à l'Apothèque... Il a tout pris pour faire sa Bénédicte... et tu vois ce que ça donne... Tous, du m'entends, tous y sont sortis de chez lui sur la tête... Ah ! mon pauvre vieux ! ta revue, elle est foutue... y sont à plat... Y pourront jamais jouer demain ! »

— Mais ce n'est pas demain qu'on joue, Dudule, c'est cet après-midi !

— Ah non ! répond Dudule obstiné, attends qu'on soit à demain...

— Eh bien ! Il est 3 heures du matin, et dans neuf heures, nous devons tous être au théâtre. Et Dudule se met à brailler comme un veau, pendant que Viel Packet, s'accompagnant d'un léger balancement tribord-babord, le poing toujours levé, s'écrie, lyrique :

— Nous les poursuivrons dans tous les azimuts !... Vive la France !

Et il entame le premier couplet de « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ».

Je pars vers des lieux que j'espère plus réconfortants...

Je me heurte sur le palier à mon complice Bruand. L'Ablette est en pleine forme.

— Je viens d'enterrer Jules, me dit-il tout joyeux. Et il y a du dégât en médecine !

J'essaie de lui faire observer que sa conduite sera certainement préjudiciable à la bonne marche de la revue de Noël.

— T'en fais pas, qu'il me répond, d'ici demain tout sera dissipé !

Lui aussi ! Devrais-je croire que le temps, cette nuit, a arrêté sa marche ?

— Je viens de voir Quichaud, lui murmurai-je, il est complètement K.O. Je crois que tout sera foutu !

— Ah ben, mon vieux, me dit Bruant, qu'est-ce que tu dirais si tu voyais La Riflette. Lui, alors, il est tout à fait éteint !

Profitant de mon passage à l'Infektion, je vais faire un tour chez les fous. Pour l'heure, ce sont les gens les plus sensés de l'hôpital. D'ailleurs, ils doivent s'observer dans leurs comportements, surtout qu'ils sont à peu près tous simulateurs ; et un verre de trop peut parfois briser six mois de travail acharné.

Maurice, le barbu échevelé, est encore sous le coup de la piqûre de morphine que vient de lui faire Charbonnet. Il me fait cadeau d'un cigare allemand « car, dit-il, cette bougre de piqûre me barbouille drôlement l'estomac ». Je le quitte en lui souhaitant bonne nuit.

Chez le maestro Focheux, sont nos « Diva ». Le premier regard que je rencontre est celui de Forster. Il surgit de derrière une énorme tranche de gâteau qui lui mange tout le bas du visage. Roudoudou me crie : « T'en fais pas ! Toto sera au poil ! » Piffault opine du chef tout en glissant vers un état voisin de l'euphorie. Le maestro semble écouter avec ravissement une histoire marseillaise que lui conte, pour la dixième fois peut-être, Kiki avec son délicieux accent. Charbonnet, coiffé d'un accessoire de théâtre, chante avec le Dr Grange, dont la tête est parée d'une chéchia, une chanson de salle de garde.

Je quitte cette chambre de bons copains et je me heurte à Bel-Ami. En pleine forme, le Vié ! Il m'apprend que Mario est K.O., que Poupa a pleuré dans sa soupe et que Nadler, notre homme de confiance, a une légère défaillance. Pour ce dernier, je suis déjà édifié. Sur le palier, devant la porte close d'un capitaine enfermé avec sa solitude, c'est d'ailleurs le seul qui ne participe pas à l'allégresse générale (mes amis du Waldho se souviennent de ce grand capitaine dont la tête avoisinait la stratosphère et qui prêchait la collaboration), devant sa porte donc, je vois un rassemblement. Des infirmiers français, serbes, polonais. Soudain du groupe cosmopolite, une chanson s'élève. Et c'est notre Marseillaise qui, de ses paroles vengeresses vient clamer notre mépris au champion de la kollabo. Coco se démène au milieu du groupe et sa voix de basse fait merveille. Renaud est là, lui aussi. Son patriotisme, trop longtemps refoulé, a en fin trouvé un exutoire, et notre Lorrain fait office de chef de chorale.

Le capitaine Payrau, prévenu, vient rétablir l'ordre, car les choses menacent de se gâter, on parle d'enfoncer la porte, et il faut éviter le scandale. Le groupe se disperse... Viel Packet s'en va chanter chez les toubibs « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ».

Du palier, j'entends « un chic à Papillon ! » Une porte s'ouvre. Surgit une paire de lunettes habillée d'une blouse blanche. C'est notre ami le Dr Joseph Cesbron, qui d'un pas mal assuré, va prendre le frais... aux W.C. Joseph trahi par son frère (le Dédé nous a quittés pour un pays plus accueillant, nous laissant sa barbe en souvenir). Il est suivi par Teppert qui semble avoir quelques difficultés avec son estomac... Dans la popote des médecins, on danse. Moumoute, inlassablement, fait se succéder valse, tangos, one-steps etc. Assis sur le piano, Mario Génois souffle éperdument dans sa clarinette... Duperche joue de l'accordéon... La température est au maximum... Le major polonais Réglinski danse le tango comme un professionnel. Piat, le torse nu, fait des bonds désordonnés, heurtant l'un, bousculant l'autre, il est complètement déchaîné...

Le bal déborde sur le palier. Des curieux font « tapisserie » et suivent d'un œil égrillard les évolutions des danseurs. Le lieutenant Poniatowski s'essaie dans une danse russe, mais alourdi par les nombreux toasts portés à la gloire des Etats-Unis se retrouve bientôt le ventre à terre. Papillon l'aide à se relever et lui propose un verre de Bénédicte pour le remonter.

Le capitaine Payrau m'invite à trinquer avec l'ami Vié. Prudent, je refuse la liqueur Papillon et je m'envoie un demi bien tassé.

En sortant de chez le capitaine, je me heurte à La Riflette qui traîne avec lui la « Mère Weil » ; notre bon gros est complètement aphone. Il me prend pour le médecin-chef, essaie de se carrer dans un garde-à-vous impeccable, tandis que la « Mère Weil » l'entoure de deux bras accrocheurs. Qu'est-ce qu'ils tiennent, ces deux-là !

Allons plus loin, chez les cuisstots. Là, il y a réception. Schill, le chauffeur allemand, juché sur une chaise, crie « A bas Hitler ! » devant tous les marmittons rassemblés. Et le Schill, poussant plus loin son mépris pour le peintre guignol, imite incontinent le Manneken-Piss, sous les acclamations de toute la « Kuche » déchaînée.

« Faites gaffe qu'il ne vise pas la bûche ! » dit Daubigny, prudent. Le cuisstot Kastler est complètement aphone. Et c'est lui l'unique chanteur à voix de la revue !!!

Je reviens au bal. A ce moment, survient Dannhoffer, l'œil courroucé, cherchant les artistes et criant : « Au lit, tous !... vous jouez tout à l'heure... Allez, pas de trainards ! Au lit ! Tous au lit ! ».

Ecoutant cette parole d'un sage, je retourne à ma 147. Tout le monde dort. Bouteille, mon popotier, a le sommeil agité. La Bénédicte continue ses ravages...

Il est 5 heures. Bientôt le jour va poindre. Cette nuit de Noël va se terminer. Une nuit de captif ! Mais une nuit extraordinaire. Une nuit inoubliable que nous devons à l'astuce de notre brave Papillon. Une nuit de liberté dans un magma de misères, de souffrances, d'ennuis, de pauvretés, de peines, de malheurs, de néant... c'est un bonheur inespéré ! Je suis certain qu'en liberté, un Noël semblable à celui que nous venons de passer à l'aube de ce 25 décembre 1942, n'est pas concevable. Par suite de l'élimination de notre SS de gardien Stolp, notre Noël 1942 a pris une ampleur extraordinaire...

Je sors sur le balcon de la chambre 147, au 3^e étage. Avec précaution, car en bas les « Jules » ont leurs « arbalètes » et ils seraient trop heureux de faire un carton pour se venger de leur situation... Les prisonniers font ripaille pendant qu'eux sont dehors par un froid glacial à piétiner dans la neige... L'envers de la médaille ! Une ronde passe... des appels gutturaux... des claquements de talons un bruit de bottes qui s'éloignent sur une neige glacée. Nous aussi, nous avons nos « anges » gardiens.

Je regarde prudemment sur ma gauche, dans la direction du bâtiment des Allemands. Je ne vois qu'une masse sombre qui se découpe sur la clarté des étoiles. Cependant, en le fixant plus longuement, on peut apercevoir à la hauteur du 2^e étage une fenêtre où filtre un peu de lumière... C'est la chambre de Stolp. Il livre, veillé par sa chère Greta, un dur combat contre la mort... Aurions-nous la chance, demain, de voir dans le journal, une croix de plus, avec cette mention « Mort pour son Führer »...

Hélas ! on le vit réapparaitre quatre jours plus tard, le visage pâle et fripé, l'œil soupçonneux, la bouche tordue, à la pharmacie de l'hôpital, débouchant, flairant et reniflant tous les flacons. Aucun pourtant n'avait cette suave odeur que possédait la liqueur Papillon...

H. PERRON.

HARMONIQUES

A. A. F., dont la baguette magique nous permet de si belles évasions.

Nous on en avait pris l'habitude. On en avait tant su de ces inspections, inquisitions, perquisitions. Mais qui ne rigolait pas, c'était Stolp.

Car, cette fois, il ne s'agissait pas de se dandinant derrière des spécialistes de la fouille en dénonçant de-ci de-là, des pauvres Gefangs ; il s'agissait de présenter en son meilleur état le matériel sanitaire plus spécialement de la station de radiographie dont était responsable.

L'Oberarzt Peter, qui lui avait confié la garde de coûteux appareils, était fier à juste titre de cette installation. On avait bien fait les choses. Il est vrai que c'était avec l'argent des prisonniers !

Au rez-de-chaussée d'un pavillon précédant les hauts bâtiments de l'Hôtel de la Forêt Noire, communément appelé Waldo, il y avait un appareil de rayons Roentgen, un laboratoire de photographie et divers appareils électriques pour traitements par ondes, rayons, etc.

C'est ce matériel que la commission venait inspecter. Pour ceux qui ont eu la chance de ne pas le connaître, je dirai tout uniment que Stolp était un cochon. Oui, je sais, la propagande a jadis abusé de cette comparaison de nos ennemis avec les porcins, mais, en pas particulier, l'image est rigoureusement exacte : obscène petit cochon avec des soies blondes, du blond pâle imprégné de purin. Crâne tondu couleur jambon. Yeux vairons bordés de cils roux. Joues rosâtes à la fois épaisses et flasques. Nez huileux. Cou fait de bourrelets à l'aise pourtant dans le col trop large d'une vareuse mal taillée qui, flottante aux épaules, menaçait de craquer à la taille. Bien que son infortune n'eût connu ni campagne ni manœuvre, il était fripé comme s'il avait couché avec. Ses bras cintrés finissaient par des doigts boudinés. De dos, la tête obtuse semblait posée sur un sac de farine et — disgrâce suprême pour Aryen de la race des Seigneurs — il avait les pieds plats !

Il couchait effectivement avec son uniforme, non pas la nuit, mais le jour, car le plus clair de son travail consistait à s'étendre sur son lit dans une chambre de cette du second étage, qu'il avait rendue nauséabonde.

Dans une armée où les embusqués étaient inexorablement dépités, l'immutabilité de ce vauré était impensable. Il est vrai que Stolp était protégé par un plus mystérieux débrouillard du parti, cet oberarzt Peter dont il était officiellement le brosseur et qui le laissait jouer les factotums. Peter était si indulgent pour monstreuse bêtise et se montrait avec lui d'une telle faiblesse que Fellek, le Polonais chargé du laboratoire disait : « Il y a des cadavres entre eux ».

ADHÉREZ !

UN JOUR OU L'AUTRE,
VOUS AUREZ BESOIN DE NOUS
et
NOUS AVONS BESOIN DE VOUS

Cotisation donnant droit
au service du Journal : 15 F minimum

Enveloppé d'obscurité inviolable, Fellek s'était prudemment enfermé dans son domaine parfumé à l'hyposulfite sous prétexte de travaux urgents. Nous restions deux pour amortir les à-coups de la nervosité stupide : Focheux et moi. Inutile de dire que ce qui préoccupait Stolp c'était les grains de poussière visés et l'éclat des nickels, mais non le fonctionnement des appareils ou la qualité des clichés.

Vers le milieu de la matinée, l'élegant oberarzt avait fait une brève apparition, mais, dédaigneux de toute hiérarchie, il s'était refusé à attendre la commission était reparti de toute la vitesse de sa belle voiture.

On sait l'angélique patience de Focheux, la mienne est peut-être moins connue, mais elles étaient toutes deux à rude épreuve, et vous comprendrez pourquoi quand je vous aurai dit que cet imbécile de Stolp — bout d'expédients pour grignoter l'attente — avait imaginé d'aller chercher un mauvais violon qu'il venait d'acquérir à bas prix avec le fruit de ses rapines, de le râcler sans art, ni technique, injuriant cruellement mes oreilles pourtant point aussi sensibles que celles de Focheux.

Enfin, la Commission fut annoncée par des hurlements successifs et de plus en plus rapprochés. Stolp trotta lourdement jusqu'au bout du couloir pour joindre d'affreux glapissements. Il nous ramena un vobsterstabsartz d'un modèle assez banal qui, s'il n'avait rien de particulièrement féroce, n'avait rien non plus d'un plaisantin ; c'était le membre unique de la Commission annoncée.

Avec l'obséquiosité du parfait lèche-bottes, Stolp commença à faire les honneurs de la station. Le Malin inspecteur nous dédia, à Focheux et à moi, un imperceptible « morgen ». Puis, ignorant délibérément Stolp, qui avait jaugé, et incapable de parler avec Focheux, il ne savait pas un mot de français, le vieux docteur me posa quelques questions sur le fonctionnement des appareils et l'organisation du service.

Il eut la bonté de sembler satisfait de mes réponses mais ne montra qu'un intérêt relatif pour nos dossiers et nos beaux clichés. Il ne s'intéressa ni à l'infra-rouge, ni à l'ultra-violet, ne témoigna d'aucune curiosité ni pour le laboratoire, ni pour le cardiographe.

Il ne daigne même pas jouer avec nous à ce jeu passionnant consistant à tourner autour des « caches » où était dissimulé notre matériel d'év

(Suite page

sion (cartes, boussoles et pinces coupantes). Je n'eus pas une seconde à me dire : « Il brûle ! ».

En un tournemain, l'inspection fut terminée et le vieux médecin militarisé ne me procura aucun frisson. Il n'avait décidément pas les qualités de l'inquisiteur !

Nous étions bien en retard pour la soupe. Sur le seuil, l'officier triste dédiait un dernier salut à la belle installation, lorsque son œil pâle derrière le verre bleuté de ses lunettes fut sollicité par le menton de Stolp qui — on ne sait pourquoi — désignait le minable violon posé sur une chaise.

— Qui joue ? me demanda-t-il brièvement.

Mélancoliquement, je désignai Stolp.

— Voyons un peu ! lui dit-il.

Ce fut un affreux massacre, car pour ma courte honte, l'autre, au garde-à-vous, eut le culot de jouer « Ali, Alo » agrémenté de fausses notes.

Le pauvre inspecteur en était devenu, à ce qu'il me semble, plus triste encore. L'œil bleuté était consterné. Alors, presque malgré moi :

— Et dire qu'il y a ici un grand artiste, un virtuose !

— Ha Ha ! dit encore l'inspecteur.

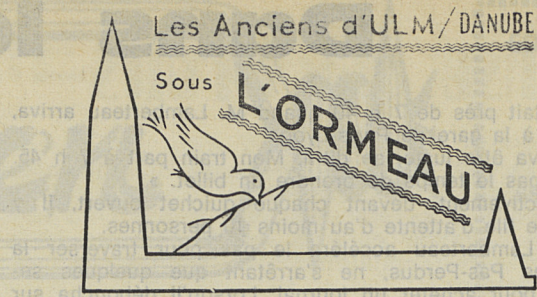
Son œil avait repris un certain éclat.

Maussade de ce que je lui forçais la main, Focheux s'empara du violon à quatre pfnennings, et, tout en l'accordant, grogna :

— Qu'est-ce que tu veux que je lui joue ?

— Je ne sais pas, moi ; n'importe quoi : « Le Cygne de Saint-Saëns, ou la « Méditation » de Thais !

Ceux qui connaissent Focheux imaginent sans peine ce que fut sous son archet, l'exécution du morceau banal. Pour les autres, il leur suffira de savoir que notre camarade était déjà, à cette époque, soliste de la radio et des grands concerts.



Nous avons fait un beau voyage...

Ce n'est pas le Zéphir,
Ce n'est pas l'Aquilon,
C'est le Mistral...
(G. Brassens)

Valence-sur-Rhône, vendredi 3 septembre.

Il souffle, ce Mistral, depuis ce matin... Effeulillant les platanes, courbant les cyprès, faisant frissonner le Rhône, qui s'écoule au bas des terrasses de la ville et qu'il semble quitter, à regret, pour finir en delta dans cette Camargue, que nous visitons, il y a peu de temps encore.

Rendez-vous fixé à la gare, pour 19 h. L'abbé DERISOUD est exact. Je l'avais précédé de deux heures. Nous attendions nos amis DUEZ. Hélas ! les « perturbations » SNCF devraient reporter leur arrivée à 22 h... et quel voyage, pour nos amis. Enfin tous les quatre réunis, nous pouvions envisager ce beau voyage à travers notre beau pays.

Samédi 4 septembre, 8 heures. En route...

Le Mistral ne s'est pas apaisé, et bouscule tout sur son passage... Nous nous engouffrons dans l'Ami-8 et suivons la vallée du Rhône. Le ciel nuageux est peu engageant. Montélimar, ravitaillément en... nougats. Nous franchissons le fleuve et, miracle, le ciel se déchire, découvrant un bleu frileux ; le Mistral a disparu...

L'Ardèche nous accueille dans un beau décor verdoyant, sauvage, mais souriant. Et que dire, et comment résumer la beauté des gorges de l'Ardèche ; nos yeux sont trop petits pour en décrire une seule partie. La rivière serpente à travers de hautes falaises boisées, sautant sur des rochers, quelle contournait maintes fois pour disparaître et réparaître plus loin, sans un bruit, rien qu'un murmure étouffé, caressant le sable d'or. Du haut de ces falaises c'est une contemplation sans fin, jusqu'à l'horizon par-dessus les monts, les champs de bruyère violacée que fait onduler la brise, comme une vague sans retour. A présent, les gorges s'affaissent et descendent doucement vers une merveille naturelle : le pont d'Arc. Nous sommes muets devant tant de grandeur et de beauté. A regret nous quittons ces lieux, et bientôt l'Ardèche.

Déjà ce sont les gorges de la Jonte, plus crayeuses, plus sévères et non moins belles ; c'est le Causse, plus désertique, plus frais.

L'Aven Armand ne peut se décrire, il faut l'avoir vu... un décor fantastique, sous un éclairage choisi, à 100 mètres sous terre. C'est inoubliable... et tellement beau. Les Cévennes sont souvent méconnues. Elles offrent un très beau panorama, des Alpes aux Pyrénées. Les fougères, les bruyères et autres fleurs des champs, sont autant de tapis qui charment les yeux.

Nous laissons le plateau dénudé et son mont Aigoual, pour redescendre doucement vers La Malène, une des portes des gorges du Tarn. C'est sublime, au couchant. Les arbres ruissellent d'or, au vent d'automne, seuls les sapins verts reflètent leur silhouette dans le torrent et semblent le saluer au passage.

« O temps suspends ton vol... » a chanté le poète ; ici, on voudrait rester, regarder encore... Il faut déjà partir. Le crépuscule soulève les brouillards légers qui envelopperont pour la nuit ce décor merveilleux. Nous arrivons à la nuit tombante à Millau la tête pleine de tant de belles choses et en espérant de les revoir en rêve.

Dimanche 5 septembre.

Le soleil est déjà haut — il fera beau. Nous assistons à la messe dominicale que célèbre l'abbé DERISOUD, puis c'est la route qui nous conduira à Roquefort. Nous visitons les caves renommées dans le monde entier. Visite commentée et projection d'un film instructif sur la région, ses environs et ses sites à ne pas manquer. Mais il faudrait plus de temps. L'Aveyron est riche, sa terre fertile est prospère et la sécheresse ne s'y est pas fait sentir. Les pâturages sont verdoyants et le bétail s'y prélassait. Nous déjeunons à Castres. Vieille ville aux jolies maisons qui se mirent dans l'eau tranquille de l'Agout. Les environs de Castres sont très diversifiés ; le Sidobre offre ses rochers sauvages sur ce plateau granitique, aux ruisseaux souterrains.

Lacaune, station thermale et climatique, possède une curieuse fontaine, rivale du Manneken-Piss, et dont les eaux diurétiques sont conseillées !!! Nous traversons la Montagne noire, et Voici Carcassonne et sa cité, une des merveilles monumentales de la France. Cette enceinte fortifiée, protégée par de hautes murailles dentelées, abrite un donjon, un château, une église et des tours de guet. La Cité domine toute la ville et la vue s'étend jusqu'aux Pyrénées, grandiose.

Nous n'en ferons, faute de temps, qu'une visite incomplète, mais pourrons assister à un tournoi, comme à l'époque de la chevalerie, puis à la traditionnelle Sardane, dansée par un groupe folklorique. Après avoir traversé le canal des Deux-mers, œuvre de Riquet, la belle route de Toulouse s'ouvre devant nous. Délaisant Castelnaudary et son cassoulet, nous voici, au terme d'une journée bien remplie, à Auterive, où nous passons la nuit.

Lundi 6 septembre.

Vous avez lu peut-être le célèbre roman de P. Benoit « Le déjeuner de Souceyrac », et si cet éminent romancier avait été des nôtres à

Puydaniel, c'est ainsi qu'il aurait appelé son roman. Puydaniel, un petit village au cœur du Languedoc, pour y accéder une route ombragée se faufile à travers la colline, pour déboucher devant une vieille église rose, au clocher dentelé et ajouré, où vont se nicher les oiseaux migrateurs. La route, bien droite, traverse ce hameau. On respire le calme et la joie de vivre. Une petite maison blanche ne porte pas d'enseigne... une tonnelle ombragée par la vigne et la glycine. Le Pastis y est servi frais, de cette fraîcheur parfumée dont la nature a le secret. Vous entrez... la table dressée... la cuisine qui sent si bon... Rien ne manque pour vous mettre en appétit.

Nos hôtes font bien les choses... Diable, le Languedoc ne vaudrait-il pas le Quercy ? A vous d'en juger :

Le « Pâté de Foix » aux arômes de l'Ariège, un régal !

L'Omelette aux champignons, toute parfumée aux herbes, passe toute seule.

Les truites semblent sauter encor dans la sauce dorée et regretter la rivière limpide où elles gambadaient.

Le cassoulet, plat « national » du Languedoc, n'a pas de concurrent, même dans les plus grands restaurants... Il passe, léger... à ne pas y croire. Quelle saveur, quel bouquet !

Tout cela étant arrosé d'un « petit vin de pays » à vous rendre tout guilleret.

Le lapin flambé à l'Armagnac, je n'en dirai pas plus, se déguste...

La salade suivra, les fromages aussi, les desserts, les fruits, le café, les liqueurs, le champagne... N'en jetez plus ! Gargantua aurait calé !

Je ne vous dirai pas le nom de cette « bonne auberge », nous le conservons jalousement. Nous ne dirons jamais assez merci à J. Louis et Marguerite SALIGNAC.

Il faut se séparer, en s'étreignant fraternellement. Ce n'est qu'un au revoir, J. Louis !

Trois heures de route nous attendent pour arriver à Lourdes. Passé St-Gaudens, la chaîne des Pyrénées se dessine, les sommets neigeux reflètent au crépuscule, quelques nuages forment une auréole autour des cimes. La montagne est là, tout près, dressant sa muraille, telle un rempart au couchant.

Voici Lourdes, dans son site admirable et comme sortant d'un écrin, sa basilique, resplendissante.

Mardi 7, mercredi 8.

Lourdes ne se résume pas, il faut l'avoir vu. Croyants ou incroyants ne peuvent être insensibles à tant de détresse, de souffrance, de foi, d'Espérance. C'est un lieu de rencontre international. De toutes les parties du monde on vient s'y recueillir. Au pied de la grotte miraculeuse, c'est un tableau déchirant : ces malades couchés ou portés, dans un même élan d'espérance vers ce haut-lieu de la chrétienté... La foule est silencieuse, pour partir, la nuit venue, en procession, le cierge allumé, chantant, priant et pleurant.

Ainsi chaque jour, chaque soir, « Ils » sont là, par tous les temps, dans une foi ardente, et confiants d'un miracle.

Les environs de Lourdes ne manquent pas de sites, tous plus beaux les uns que les autres : col de l'Aubisque, cirque de Gavarnie, grottes de Betharam...

« Que la montagne est belle
Comment s'imaginer
Quand s'en vont les hirondelles
Que l'automne vient d'arriver... »

Judi 9

C'est le tournant... Nous amorçons le retour... Toujours sous ce beau ciel bleu.

Après Tarbes, une belle route, bordée d'arbres comme on en voudrait voir encore beaucoup. Ce tunnel de verdure nous mène à Auch, au cœur du pays gascon. La cathédrale possède les plus belles stalles de France, de nombreuses figures mythologiques s'y mêlent aux figures chrétiennes. Puis Montauban, sur la rive du Tarn, a gardé de son passé un aspect « austère » ; ses maisons et monuments en briques lui donnent un grand caractère à Cahors, capitale du Quercy, où le pont Valentré, magnifique ouvrage surmonté de trois tours, enjambe une boucle du lot. Le petit vin de Cahors, notre ami DELMAS possède un vignoble dans la région, est renommé, et nous pouvons le certifier. Remontant la vallée du Lot si pittoresque, nous arrivons en fin de journée sous une pluie fortifiée surmonté de trois tours. Le petit vin de battante à Rocamadour et apprécions un repos mérité.

Vendredi 10

Il fait beau. Rocamadour, un petit village, occupe un des sites les plus curieux de France, au pied d'une falaise de 120 mètres où s'accrochent les sanctuaires qui font l'objet d'un pèlerinage célèbre.

Après avoir traversé Alvignac, si cher à nos amis BATUT, c'est Padirac, son gouffre, sa rivière souterraine. Là encore cela ne se résume pas. Tout est beau à regarder dans un calme angossant devant tant d'années écoulées, et que les hommes ont su découvrir au péril de leur vie.

Par la belle vallée de la Dordogne, voici Beaulieu, qui porte bien son nom. Puis Ussel aux vieilles maisons. La Courtine et son camp militaire, et bientôt, ce petit village de la Creuse, que connaissent déjà bien les anciens d'Ulm et du stalag : Chard, où repose notre regretté et fidèle camarade Constant YVONNET. Bien des camarades sont venus s'incliner sur sa tombe, toujours fleurie par Aimée, son épouse que nous aimons tous.

Nos amis GEHIN, se rendant en Espagne, Pierre ROSEAU de Lille, y ont fait un petit crochet ; Marcel et Aline BELMANS, de retour vers la Belgique,

(Suite page 8.)

ROSSIGNOL S.A.

35370 ARGENTRE-DU-PLESSIS

Tel. : 700 - 701 - 702 à VITRE

B. P. N° 5 - Téléx : ROSPORTE 73-727

PORTES PLANES

BLOCS - PORTES

Menuiseries Industrielles

BUREAU A PARIS 12^e - 86 Avenue DAUMESNIL

TEL. : 344.78.09. - Téléx : 68.064

Au point d'orgue final, l'oberstabsartz, qui était resté debout, la tête un peu penchée, esquissa un vague sourire et dit : « Bien, très bien ».

— C'est que, dis-je, un peu vexé de cette concision dans l'éloge, Focheux est célèbre chez nous, il joue en soliste avec les orchestres français les plus réputés. Evidemment, c'est difficile de tirer quelque chose de ce violon de bazar, mais il a pu faire venir un de ses instruments à lui, et, lorsqu'il nous en joue, c'est bien autre chose !

— Un bon ouvrier peut faire du bon travail avec de mauvais outils, me dit l'autre.

Il commençait à m'agacer, le vieux carabin gaulonné !

— Monte chercher ton alto, dis-je à Focheux.

Quelques instants plus tard, Focheux revenait les yeux clignotants du soleil dont j'avais presque oublié l'existence depuis quatre heures que nous étions claquemurés dans la pénombre de la station. L'Allemand me dit :

— Demandez-lui s'il connaît Bach.

La réponse fut une phrase large, implacablement rythmée, qui soudain éclaira notre tombeau.

L'oberstabsartz était transfiguré : « Et ceci ? ». D'une voix fatiguée, mais relativement juste, il fredonna un motif que Focheux enchaîna sur son alto. Alors, comme malgré lui, le vieil homme se pencha sur sa chaise, prit le mauvais violon de Stolp et se mit à jouer à l'unisson. C'était un des blus beaux « concertos » de Jean-Sébastien. Puis il s'élança dans la seconde partie. Alors pour lui rendre politesse, Focheux joua également à l'unisson. Triomphalement, le vieil homme s'empara de la première.

Pendant un temps que je ne puis mesurer car il fut aboli, l'Allemand à casquette plate et le prisonnier français enchaînèrent concertos et sonates, témoignant d'une mémoire prodigieuse. Sans doute l'inspecteur n'avait-il ni la classe, ni la sensibilité de Focheux, mais il le suivait parfaitement et tenait fort honorablement sa partie.

Et les immortels chefs-d'œuvre du vieux Cantor établirent entre les barbelés, pour un temps, hélas ! trop bref, cette communion que les chrétiens rêvent, depuis vingt siècles, de faire régner entre les hommes assez bêtes pour se faire la guerre !

Mais, ce jour-là, nous ne déjeunâmes point.

Georges-H. PATIN.

NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE (suite)

s'y sont arrêtés. Ce jour nous quatre apportons notre camarade la fidélité du souvenir et l'affectueux réconfort à sa courageuse épouse. Nous dinons dans la maison dont Constant avait fait son rêve. Hélas ! il n'aura pu le réaliser ; mais Aimée saura maintenir le culte du souvenir, et reste fidèle aux vœux de son mari.

Nous dormons à Auzances, avant-dernière étape.

Samedi 11

Le soleil est un peu pâlot... Nous sommes à 700 m, il fait frais. Quelques gouttes de pluie scintillent dans les prés. Le Cher prend sa source non loin d'ici ; un petit ruisseau se faufile dans les herbes de la prairie. Profitons de ce dernier jour. Aimée nous indique la vallée de la Sioule, son barrage, son viaduc de Fades et un bon restaurant dans un cadre enchanteur.

Sur le retour, nous pouvons découvrir et admirer le magnifique panorama de la chaîne des puys, jusqu'aux monts du Cantal.

De retour à Auzances, il faut plier bagages, car le voyage est terminé.

Dimanche matin, l'abbé DERISOUD dira la messe à la mémoire de Constant et des camarades décédés, devant une nombreuse assistance, émue et qui sait se souvenir de ce grand camarade, toujours souriant, la main tendue, serviable, la bonté sur son visage, son regard malicieux, ses yeux vifs qui se sont fermés à jamais...

C'est à Clermont-Ferrand que nous nous séparons, le cœur serré, mais confiants.

Nous avons fait un beau voyage.

Puissiez-vous aussi, mes chers camarades, le faire un jour à votre tour. C'est notre vœu le plus cher.

Lucien VIALARD.

Anciens d'Ulm

Encore une année qui s'en va...

Déposant en notre cœur des joies et des peines...

Joies de rencontres, tant à Paris qu'en province, et le plaisir de retrouver un ancien K.G. même si la neige a blanchi sa chevelure, ou le vent d'hiver déracine ses derniers cheveux.

Plus de 30 années se sont succédées ; Ulm, la Bavière, sont ressuscitées des cendres... des incendies... des ruines... C'est un monde nouveau, une nouvelle jeunesse, pleins d'espoir, d'espérance qui ne peuvent se souvenir des heures tragiques que nous avons partagées.

Un nouveau visage est né... et pourtant, chaque année apporte un vide de plus dans nos rangs... un camarade... un ami s'en va... laissant dans notre cœur, dans nos jeux la « Pluie des adieux »... ses pas se sont arrêtés sur le chemin de la vie... souvent trop tôt... épuisé... fatigué... découragé... mais dans cette dernière halte que des regrets, des souvenirs que l'on ne résume pas.

A TOUTES ET A TOUS, JOYEUX NOEL ! et bonne et heureuse NOUVELLE ANNEE 1977 !

N'oubliez pas nos premiers jeudis du mois et plus particulièrement le PREMIER JEUDI DE JANVIER 1977 (le 6 janvier 1977) : chaque année nous retrouvons nombreux dans une chaude et fraternelle camaraderie, toujours à l'Opéra-Provence, et ce soir-là, les « Républicains » que nous sommes élisent « reines et rois » d'un jour. Venez avec votre famille. Ce serait dommage pour vous et pour nous, que vous loupez cette réunion. A bientôt, toujours fidèles à votre amicale, à son actif bureau... Par votre présence, vous les encouragerez à continuer sur le chemin de l'amitié.

L. VIALARD.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le
Signature.

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - XABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris 9^e. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 15 Fr. par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal Paris 4841-48.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4^e trimestre 1976

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne

Dans le train

Il était près de 7 h 40 quand M. Lamberteau arriva, en taxi, à la gare de Paris-Lyon.

Ça va être juste, se dit-il. Mon train part à 7 h 45. Je n'ai pas le temps de prendre un billet. »

Effectivement, devant chaque guichet ouvert, il y avait une file d'attente d'au moins 10 personnes.

M. Lamberteau accéléra le pas pour traverser la salle des Pas-Perdus, ne s'arrêtant que quelques secondes pour acheter un journal. Lorsqu'il déboucha sur le quai de départ, il vit sur une pendule qu'il lui restait à peine une minute pour prendre son train. Sans aller plus loin, il monta promptement dans le dernier wagon qui portait l'inscription 2^e classe.

D'habitude, M. Lamberteau, P.-D.G. d'une très importante société spécialisée dans l'importation et l'exportation de produits alimentaires, voyageait en avion et quand il lui arrivait, pour des petits parcours, d'utiliser la voie ferrée, il prenait, bien sûr, un billet de 1^{re} classe.

Ce jour-là, il avait choisi le train, parce qu'il allait à Dijon où il devait signer un contrat important pour l'achat d'une grosse quantité de moutarde et de condiments. La marchandise était déjà presque revendue d'avance à un commerçant de Munich avec lequel il était en relations suivies.

L'affaire se présentait bien et il comptait régler les derniers détails, sans trop de difficultés, avec le directeur de la fabrique, au cours d'un déjeuner prévu à 13 h, dans un restaurant renommé de la ville.

Il venait tout juste de monter dans le wagon, quand le train se mit en marche. Maintenant, pensa-t-il, je n'ai plus qu'à essayer d'atteindre un wagon de 1^{re} classe.

Mais en avançant un peu plus dans le couloir, il aperçut une place vide dans un compartiment. Après tout, pourquoi ne pas rester là ? Le trajet n'est pas long, et il n'y a peut-être pas de places libres en 1^{re} ? Et sans plus hésiter, il entra dans le compartiment.

La place disponible se trouvait au milieu d'une banquette, dans le sens opposé de la marche. On était en hiver, et le train, qui venait de quitter Paris, n'était encore que peu chauffé. C'est pourquoi tous les occupants du compartiment avaient gardé leurs manteaux. Voyant cela, M. Lamberteau n'enleva donc pas son superbe pardessus, couleur beige, coupé par un grand tailleur de la place de la Madeleine.

Avant de commencer la lecture du Figaro qu'il venait d'acheter, il jeta un bref coup d'œil sur ses voisins. Juste devant lui se trouvait un homme d'un certain âge coiffé d'une casquette, la moustache grisonnante et les joues creuses. Il portait un imperméable gris, paraissant usagé et dont les manches étaient effilochées à la hauteur des poignets. Tout en tirant des bouffées acres d'une cigarette roulée à la main, il parcourait le journal du matin « Libération ».

M. Lamberteau, qui levait la tête de temps à autre, observa que son vis-à-vis lui jetait furtivement des regards obliques, dénués d'aménité. « Il doit croire que je suis un de ces bourgeois bien nantis, bien nourris, qui voyagent pour leur plaisir et qui sont incapables de comprendre les problèmes de la classe ouvrière ! »

Le train avait pris de la vitesse. M. Lamberteau essayait de concentrer ses pensées sur l'affaire qu'il allait traiter à Dijon : « Normalement, les discussions ne devraient pas être trop ardues. Et étant donné la quantité importante que j'envisage d'acheter, j'espère obtenir une réduction substantielle. Si tout va bien, je pourrai, sans doute, reprendre un train vers 17 h ».

L'homme à l'imperméable le fixait toujours, à la dérobée, avec une expression sévère qui semblait traduire de la réprobation. « Il a l'air de m'en vouloir. En tout cas, ce n'est pas avec ce genre d'homme, pensait M. Lamberteau, qu'il me plairait de dîner en tête à tête ! »

Le convoi approchait de Laroche-Migennes. Il faisait, maintenant, beaucoup plus chaud dans le wagon. M. Lamberteau se leva pour enlever son pardessus. Quand il se rassit, il remarqua que son voisin d'en face avait, lui aussi, retiré son imperméable. Puis, dans une fraction de seconde, il vit que l'homme placé devant lui portait l'insigne des barbelés au revers de son veston. Lui-même avait le même insigne accroché à sa boutonnière.

Les deux hommes se regardaient sans mot dire. Ce fut M. Lamberteau qui se pencha le premier, pour engager la conversation :

— Vous avez été prisonnier de guerre ?

— Oui, pendant 5 ans, et vous aussi, à ce que je vois ?

— Eh oui ! moi aussi et pendant 5 ans également. Vous étiez dans quel stalag ?

— Au stalag XB. Mais je ne suis pas resté au camp longtemps. On m'a envoyé dans un kommando agricole. Moi qui étais métallurgiste avant-guerre.

— Ça, par exemple ! Mais moi aussi, j'ai été immatriculé au XB à Sandbostel. Par la suite j'ai passé au XC et j'ai travaillé dans une usine de machines agricoles, près de Luzeck. Je m'appelle Lamberteau. Dis donc, entre P.G., on ne va pas continuer à se dire vous. C'est comment ton nom ?

— Lefebvre... Paul Lefebvre. Je suis originaire du Nord. Et j'habite Mantes-la-Ville. Je travaille à Flins, chez Renault. Et toi ?

— Eh bien, moi, je suis dans l'alimentation. Je suis né à Paris, où mes parents tenaient une épicerie. Mais tu sais, les épiceries, maintenant, avec les grandes surfaces, ça ne nourrit plus guère son homme. Alors je fais du commerce, surtout à l'exportation. Aujourd'hui, je vais à Dijon, pour une affaire.

— Moi, je vais jusqu'à Lyon, pour voir ma fille qu'est mariée là-bas avec un employé des transports municipaux. Encore un an et je serai en retraite. Alors je pourrai aller la voir plus souvent... Tiens, il est plus de 9 h, on va casser une croûte ! »

Pour une raison inconnue, le train s'était arrêté en rase campagne. On devait se trouver près de Montbard. Pendant ce temps, Lefebvre fourrageait dans une serviette noire. Il en ressortit du pain, un pot de rillettes et un litre de vin rouge. Le train repartait lentement, sans que les voyageurs penchés aux portières aient pu connaître les causes de l'arrêt.

— Mon vieux Lamberteau, tout à l'heure, je ne te trouvais pas très sympathique. Mais je vois que tu es un vrai compagnon de misère. Alors on va manger un morceau ensemble. Tu me diras des nouvelles de ces rillettes-là ; c'est un cousin de ma femme qui les a faites ! »

Lamberteau pensait au copieux déjeuner qui l'attendait à Dijon avec son vendeur de moutarde. Mais il accepta, néanmoins, de partager les rillettes et de boire, coup sur coup, deux verres de vin rouge.

Son interlocuteur était parti dans des histoires de captivité : « Quand je suis arrivé dans ma ferme, chez les Frizés, la patronne m'envoyait chercher les œufs dans le poulailler. Seulement j'avais vu qu'elle allait les compter avant. Alors tu penses les deux, trois premières fois, je ramenaient tout, sans en garder un seul. Du coup, elle avait été mise en confiance. Et après, bien sûr, je faisais de ces râfles !... J'en planquais dans la paille, partout où je pouvais. Et le dimanche, le kommando, avec les copains, on mangeait des omelettes, s'en étouffant... »

Le train s'était arrêté une nouvelle fois. C'était le tour de Lamberteau de raconter une histoire d'évasion manquée. Lefebvre sortait du fromage de sa serviette et tendait un nouveau verre de vin.

Le train était reparti et accélérât l'allure. Lamberteau, qui avait levé la tête pour boire son verre, fut soudain sur un mur blanc, une inscription en grosses lettres : Dijon-Ville.

— Qu'est-ce qui se passe. On était à Dijon ? c'est pas possible !

— Mais si, répondit un autre voyageur du compartiment, le train ne s'arrête que trois minutes à Dijon, vient de repartir et il n'y a pas d'arrêt avant Lyon-Perrache.

— Oh ! mais ce n'est pas vrai ! J'avais un rendez-vous important à 11 h. Qu'est-ce que je vais faire ?

— Tu téléphoneras en arrivant à Lyon, lui conseilla Lefebvre. Ne te tracasse pas tant. Tu as d'autres trains pour revenir. En attendant, mange un morceau de fromage !

Comme il ne servait à rien de se lamenter, Lamberteau prit le parti d'en rire et se remit à manger. Le lit était vide, quand fort opportunément, un vendeur ambulante passa dans le couloir. Lamberteau acheta deux demi-bouteilles pour faciliter la dégustation du fromage.

Ils étaient à présent tous les deux égayés et commençaient à parler plus fort. Tant et si bien qu'ils furent surpris d'arriver si vite à Lyon-Perrache.

— On va boire un verre au buffet, proposa Lefebvre.

Ils en burent un, ils en burent deux, puis Lamberteau se rappela qu'il devait téléphoner à son fabricant de moutarde.

— Mon rendez-vous est remis à la semaine prochaine, annonça-t-il quand il revint de la cabine téléphonique.

Lefebvre, qui avait commandé une troisième tournée suggéra tout à coup :

— On ne va pas se quitter comme ça, si vite, vas venir manger avec moi, chez ma fille. Maintenant tu as le temps de rentrer à Paris !

Lamberteau protesta mollement, puis finit par accepter.

Ma fille habite dans le quartier de la Guillotière ; on va prendre un taxi.

Ils burent encore deux apéritifs dans un « tranquet », avant de monter chez la fille, qui habitait au 3^e étage.

Lamberteau, très décontracté, avait complètement oublié son affaire de moutarde.

— Finalement, disait-il, il n'y a que nous, les anciens prisonniers, qui aient aboli la lutte des classes. Si tu te rappelles, au stalag, quand nos vêtements passaient à l'épouillage et qu'on attendait complètement nus, est-ce qu'on pouvait faire la différence entre un conseiller d'Etat et un balayeur de rues ? Est-ce que la profession, l'échelon social, la richesse, l'instruction, l'éducation de chacun d'entre nous, pouvaient changer quelque chose à notre état de captifs, démunés de tout ? oui, bien sûr, et c'est pour cela que nous sommes restés solidaires. Encore maintenant, quand nous nous rencontrons, dans nos réunions, il n'y a pas de patrons, pas d'ouvriers, ni recteur d'université, manœuvre au SMIC, mais simplement des amis qui comprennent et qui sont heureux de se revoir... »

« T'as raison, approuvait Lefebvre, mais il est près de deux heures et on va se faire attraper par ma fille ! »

Une personne bien étonnée, ce fut la fille de Lefebvre, quand elle vit arriver avec deux heures de retard son père agité et volubile, qui donnait des grandes claques dans le dos à un homme corpulent, bien habillé et un peu rouge de figure, en clamant très fort : « Tiens Lucie, je te présente un bon vieux camarade de captivité ! »

Maurice ROSE.

NOS PEINES

Nos amis et camarades FAUCHEUX ont eu à souffrir de perdre leur père et beau-père, après une longue maladie.

A Mme FAUCHEUX nous renouvelons toutes nos condoléances et notre sympathie attristées. Partageons sa peine et son chagrin en cette pénible circonstance. Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité de la famille à La Bonneville-sur-Iton (Eure) le 17 novembre 1976.

Toujours fidèles nos amis belges : de Valence (Espagne), la carte de l'amitié de nos amis Emile et Louise LEGRAIN de Taminés, et leurs enfants. Ils retrouvent toute la joie familiale. Il est vrai, n'y a plus de Pyrénées, même pour les Belges. Sur le retour, et si le temps le permet, nos amis doivent aller se recueillir à Lourdes, puis à Chard, sur la tombe de Constant YVONNET, avant une dernière halte à Seyssel, où le bon curé DERISOUD les attend...

Bon retour à Taminés... en attendant de se retrouver fin avril, comme chaque année.

A tous les anciens d'Ulm : faites votre devoir d'amicaliste. N'oubliez pas votre cotisation 1977 les bons de soutien.

Et retenez la date du 3 avril pour l'assemblée générale et le banquet gastronomique.

Lucien VIALARD.